

Le Samedi

VOL. VIII. No 26
MONTREAL, 28 NOVEMBRE 1896

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS.

AU BON VIEUX TEMPS



SENTIER D'AMOUR.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25

(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Éditeurs-Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL

MONTRÉAL, 28 NOVEMBRE 1896

DEVINETTE



— Voyez-vous le chaudronnier et son ouvrier ?
— Je vois bien le chaudronnier, mais pas l'autre !

NOEL ! NOEL !

LE SAMEDI, à l'occasion des fêtes de Noël, va publier un numéro exceptionnel, tant par ses illustrations et son texte que par son importance matérielle.

Une première page en couleurs est exécutée spécialement à New-York et d'après les derniers perfectionnements.

Nous donnerons, dans un prochain numéro, les détails de cette publication absolument exceptionnelle et dont le prix, néanmoins, ne sera que de cinq centins.

On peut, dès à présent, retenir le numéro de Noël, dont le tirage sera limité à 25,000 exemplaires. Adressez 5 centins à Poirier, Bessette & Cie, 516 rue Craig, Montréal.

BOUQUET DE PENSÉES

A chaque événement il faut un héros ou une victime.

x

L'esprit est la vivacité rapide et sûre de la fonction intellectuelle.

x

C'est une singulière chose que le penchant à l'imitation qu'ont les hommes médiocres.

x

Peu d'hommes peuvent vivre seuls, comme le lion ; ils vivent en troupeaux, comme les moutons.

x

A Londres, on court pour économiser le temps ; en Province, on marche pour le tuer ; à Paris, on flâne.

x

L'Anglais ne rit guère ; il n'a pas l'esprit ailé et le caractère gai ; son humour est fin, parfois profond, nerveux, violent, forcé comme le rire sardonique.

x

L'obscurité dans la pensée fait illusion par sa profondeur : Six pouces d'eau trouble font paraître sa couche plus épaisse que six pieds d'eau clair et transparente.

MR TOUTLEMONDE.

MOTS HISTORIQUES

“Voilà le premier chagrin qu'elle m'ait causé.”
Louis XIV, à la mort de Marie Thérèse.

x

LA REINE DOUAIRIÈRE. — Pourquoi ne voulez vous pas me parler autrement que par monosyllabes ?

EULER. — Madame, parce que je viens d'un pays où, quand on parle, on est perdu.

x

LOUIS XVI. — Qu'avez-vous fait en Angleterre ?

LE DUC DE LAURAGUAIS. — Sire, j'ai appris à penser.

LOUIS XVI. — Les chevaux ?

x

“La Révolution est comme Saturne, elle dévore ses enfants.”

VERGNIAUD.

x

“J'allais dire que non ; mais la vie ne vaut pas un mensonge.”

Réponse de la duchesse de Grammont, sœur du duc de Choiseul, à Foucher-Tinville, qui lui demandait si elle n'avait pas entretenu des intelligences avec les émigrés.

LE VIEUX BIBLIOPHILE.

PROPORTIONS

Rouleau. — Dis donc, Rouleau, si tu te mariais, choisirais-tu une grosse ou une petite femme ?

Rouleau. — Ça, c'est matière à réflexion et je ne puis pas me prononcer maintenant. Et toi ?

Rouleau. — Moi, j'en prendrai une grosse !

Rouleau. — Et pourquoi ça ?

Rouleau. — Tu dois savoir que si un petit morceau de sucre est bon, un gros est encore meilleur.

Rouleau. — Tu as peut-être raison, mais suppose qu'au lieu d'être sucre il soit du citron aigre, que doit être le gros morceau ?

POUR DISTINGUER LES CHAMPIGNONS

— Comment fais-tu donc pour distinguer les bons des mauvais champignons ? On dit que c'est très difficile.

— Oh ! c'est pourtant bien simple ; ordinairement les plus gros sont les meilleurs, mais, quand j'en trouve de gros que je ne connais pas encore, j'en donne à quelqu'un de mes amis que je vais voir le lendemain. S'il n'a pas été incommodé c'est que le champignon était bon et j'en use à l'avenir. S'il en meurt, c'est qu'il était mauvais et je n'en cueille plus. Voilà.

A LA CAMPAGNE

— C'est-y ben Dieu possible que des belles demoiselles comme vous, qu'a eu de l'éducation, ne sachent seulement pas comment on fait pour traire une vache !

A LA FOIRE

Le manager de la baraque des animaux phénomènes. — Allons, messieurs, regardez ce monstre à trois pattes et ce veau à deux têtes, ils valent \$3,000 les deux.

Penouté. — Sapristi ! Si tout l'veau qu'on mange valait ça, j'en mangerions pas souvent !

LA NOUVELLE MODE

La petite Louise (criant). — Maman ! maman ! il y a deux nouveaux petits chats, dans la boîte de la cuisine, avec la vieille chatte !

La mère. — Deux petits chats, ma chérie ?

La petite Louise. — Oui, maman, et cette année la mode pour les petits chats, c'est du noir avec très peu de blanc.

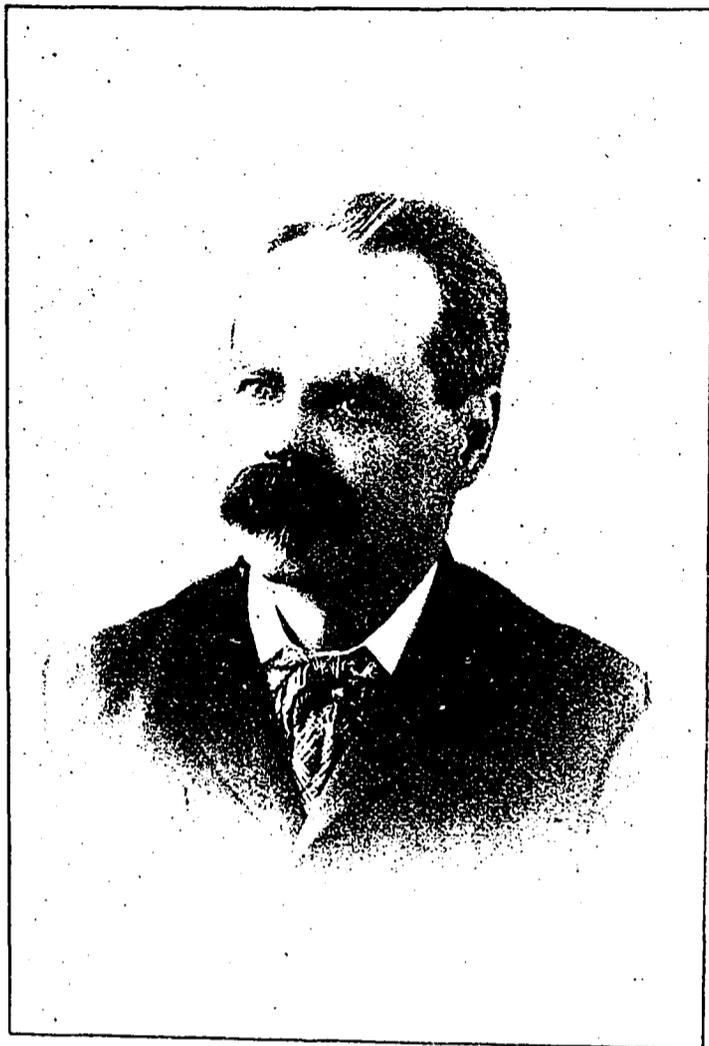
CE QU'IL FALLAIT



Monsieur Curdur. — Voici ce qu'il nous faut : C'est un gardien de nuit très alerte qui soit sur le qui-vive au moindre bruit ; qui ne dorme que d'un œil et les deux oreilles ouvertes et qui n'ait peur de rien. Cela fait-il votre affaire ?

Mr Sambo (rievement). — C'est tout ébléchi, massa, je vais vous envoyer ma femme.

LES NOUVEAUX CONSEILLERS LÉGISLATIFS



L'HON. T. BERTHIAUME



L'HON. J. D. ROLLAND.

En élevant Messieurs J. D. Rolland et T. Berthiaume à la dignité de Conseillers Législatifs, le gouvernement de Québec a voulu, évidemment, récompenser les efforts intelligents de deux des personnalités les plus sympathiques du monde des affaires.

Nous ne pouvons qu'applaudir à ce choix ; l'énergie et la persévérance mises au service d'aptitudes commerciales des plus remarquables, ne pouvaient mieux être honorées que dans la personne des deux nouveaux dignitaires.

L'Honorable J. D. Rolland est le chef d'une importante maison s'occupant de la fabrication du papier et un de ceux qui ont réussi à sortir cette intéressante industrie d'entre les mains de nos compatriotes anglais qui, jusqu'à ce jour, en possédaient le monopole. L'Association des Commis-Voyageurs vient, il y a quelques jours, de le nommer son président et l'amitié de son caractère, la distinction de ses manières consti-

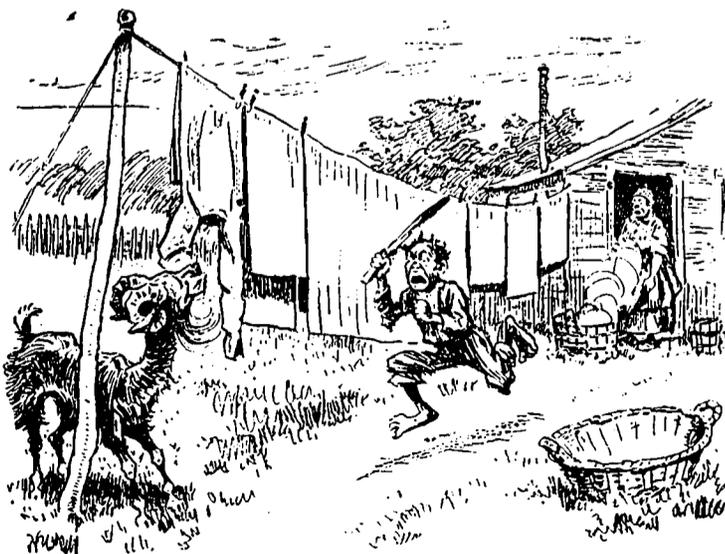
tuent ce qu'il est convenu d'appeler un gentleman dans toute l'acception du mot.

L'Honorable T. Berthiaume est bien connu de tous, c'est lui qui a su placer le journal dont il est propriétaire, — *La Presse*, — à la première place parmi les publications quotidiennes françaises et anglaises du Canada. Le bien être et la protection des ouvriers ont toujours trouvé en lui un protecteur assuré et la signification de la dignité qui vient de lui être conférée n'échappera à personne.

C'est donc au double titre d'industriels occupant le premier rang dans leurs professions respectives et de membres de la grande famille du journal, que nous saluons, en Messieurs Rolland et Berthiaume, les officiers incontestés de l'armée du travail, en leur offrant nos plus vives et nos plus sincères salutations.

LE SAMEDI.

CONVAINCU



I

Le petit O'Meara — Attends un peu, sale bête, crois-tu que cette chemise là c'est de l'herbe ?



II

Le client (examinant son blanchissage). — J'ai toujours soupçonné que Mme O'Meara employait des acides qui mangeaient mon linge, mais à présent j'en suis absolument convaincu.

Le **BAUME RHUMAL** est le Roi des Guérisseurs

ENTRE COLLECTIONNEURS

(DRAME EN 4 ACTES)



I

Gerbes et Glanures

(Extraits des journaux français)

— Quel est l'homme qui se trouve le plus satisfait, demandait-on à quelqu'un, de celui qui a un million ou de celui qui a une douzaine d'enfants ?
— Incontestablement le dernier, car celui qui a un million en voudrait davantage, tandis que celui qui a douze enfants en a assez.

* *

CES BONS BURALISTES

L'employé de la poste restante.— Nous ne pouvons pas, madame, vous délivrer de lettres si vous n'avez pas de pièces d'identité... contrat de mariage, acte de naissance, acte de décès...

* *

Bonardon, qui fut un mari bien tourmenté, devient aveugle.
— Eh bien ! lui dit un ami, tu as du moins une consolation : tu ne vois plus ta femme.
— Hélas ! reprend Bonardon, pour que mon bonheur soit complet, il faut alors que je devienne sourd.

* *

DANS LES ALPES

Le guide.— C'est ici que l'an passé un riche anglais, à qui je montrais le précipice, tomba dedans, d'une hauteur de 3,000 pieds... Monsieur peut s'approcher, il n'y a aucun danger.

* *

Le maire d'une localité baignée par l'Indre est, en même temps qu'un administrateur vigilant, un grand taquineur de goujons.

Un ami l'aborde, l'autre jour :
— Eh bien, la pêche... ça marche ?
— Mais oui... J'ai attrapé hier une assez jolie friture.
— Et avant-hier, qu'avez-vous pris ?

— J'ai pris un arrêté concernant les chiens errants !

* *

Le petit Paul a été emmené à la campagne par son père. Il ne cesse de poser des questions :

— Qu'est-ce que c'est que ça, papa ?
— C'est de l'orge.
— Et ça ?
— De la betterave, qui sort à faire du sucre.

L'enfant réfléchit un moment, puis :

— Dis donc, papa, si on plantait la betterave dans le même champ que l'orge... est-ce qu'il pousserait des sucres d'orge ?

* *

Un crime raconté ce matin par un grand journal.

« Le meurtrier saisit la femme par les cheveux et la frappa de trois coups de poignard dans l'arrière-boutique ».



II

demaiselle du comptoir, elle date de Napoléon Ier.
— Allons, voyons, objecte le monsieur avec bonhomie, vous croyez que si elle était fautive, on ne s'en serait pas aperçu depuis longtemps ?

* *

Entendu sur les bords du fleuve :
Un vieux pêcheur.— C'est fichu, j'en prendrai pas un. Mon blé ne vaut rien.

Un jeune pêcheur.— De quoi ? Il faudrait peut-être leur donner des vers de François Coppée !

* *

Au restaurant, le patron style un garçon.
— Je vous l'ai déjà dit, je ne veux pas que l'on donne de journaux aux clients. Quand ils lisent la politique, cela les dégoûte, et ils ne commandent plus rien.

* *

Un de nos confrères, retour de Madagascar, a lu sur la tombe d'un capitaine cette épithète bien militaire :

*Portez armes ! Présentez armes !
En place ! Repos !*

* *

Galuchard, répondant à un jeune collégien, termine sa lettre par cette exhortation :

« Je connais ton papa depuis l'enfance, mon cher enfant. Aime-le bien, tu n'en auras jamais de meilleur. »

ENTRE COLLECTIONNEURS — Suite



III

Comme quoi un collectionneur d'antiquités chinoises parvint, grâce à une pincée de tabac à priser, à priver son heureux compétiteur d'un vase unique qui faisait la joie de sa vie.



IV

Z..., négociant enrichi, vient d'être décoré.

Pourquoi ?

Et, comme on cherchait à connaître ce "pourquoi", quelqu'un intervint :

— Ne cherchez pas, dit-il, si Z... n'a rien inventé, s'il n'a pas de blessures, il a de nombreuses campagnes... aux environs de la Ville.

* *

LA CYCLOMANIE

L'employé.— Un wagon réservé !... Monsieur est député ?

Le voyageur.— Mieux que cela ; je suis "membre du Touring Club !"

* *

Au Tribunal correctionnel :
Le président.— Encore vous !... qu'est-ce qui vous amène ici ?

L'accusé, avec un bon sourire. Montrant les deux gardes municipaux.— Vous le voyez bien, mon président !

* *

A propos de la question monétaire. Un Monsieur présente à un bureau de tabac une pièce de dix sous :

— Cette pièce est fautive, dit la

ELLE RECONNAISSAIT SON PAS



—Emilie, ne te retourne pas ! Nous sommes suivies et je sens que c'est E. lourd. Je reconnaitrais son pas parmi ceux de mille personnes.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES
LXXXX

INTERMEDE

C'était entre les deux allées.
L'un de houx, l'autre d'ormeaux :
Je l'attendais sous les rameaux
Tout pleins de querelles ailées.

Pour charmer l'attente craintive
Je m'étais avisé d'un jeu :
Je croirai qu'elle m'aime un peu,
Si le long des houx elle arrive.

Mais si, toute rose d'aurore,
Comme la nue où le jour naît,
Sous les ormeaux elle venait,
Oh ! ce serait qu'elle m'adore !

Aucun sort ne vaudrait le nôtre.
S'adorer, c'est être divin...
—Hélas ! mignonne, tu ne vins
Ni par un chemin, ni par l'autre.

CATULLE MENDES.

LITTÉRATURE FÉMINIME

De nos jours, les femmes ont la rage d'écrire ; c'est une des conséquences de leur manie de singer les hommes. Le mouvement qui les emporte vers la littérature est un vice de ce temps ; dans un monde qui a perdu sa virilité, elles peuvent croire, jusqu'à un certain point, qu'elles sont nos égales, et elles n'ont plus à craindre le ridicule devant lequel elles auraient reculé autre fois.

Quand les femmes se mettent à écrire, c'est toujours au détriment de leur charme et de leur véritable supériorité, qui tiennent l'un et l'autre à toute autre chose qu'à une imparfaite imitation dans des facultés opposées.

Les bas-bleus cessent d'être des femmes ; ce ne sont plus que des hommes masqués.

Les femmes qui ont le plus de talent sont généralement de piètres écrivains ; les facultés mâles leur manquent aussi radicalement que notre organisme physique. Elles ne sont tolérables que dans le genre épistolaire, parce que ce genre n'exige que des dons féminins et qu'elles peuvent y rester femmes.

Lorsqu'une femme écrit des romans, elle n'en fait qu'un, toujours le même : le sien. L'invention n'est point leur fort.

On peut avancer hardiment que les femmes ne s'élèvent jamais par la profession d'écrivain. Elles y trouvent presque toujours, au contraire, un amoindrissement, une sorte de déchéance. Le moins qui puisse leur arriver, en pareil cas, est de relever de la critique et de perdre tous leurs droits aux ménagements respectueux qu'on doit à leur sexe.

La seule circonstance où une femme soit excusable d'écrire, c'est lorsqu'elle ne le fait que pour en tirer profit et pour suppléer à l'insuffisance de ses ressources. Son mérite est alors d'autant plus grand qu'elle sacrifie volontairement à sa dignité la plupart de ses privilèges.

On n'imagine pas, pour un galant homme, de plus grande calamité que celle d'avoir un bas bleu pour femme. C'est un article à ajouter à la loi sur le divorce.

CRYSALÉ.

UN HOMME DÉFIANT

Samedi, un brave homme de campagne entra au télégraphe et fit expédier une dépêche, coûtant 25 centimes, à un de ses amis habitant Hoche-laga ; il paie, le télégramme est expédié et le monsieur sort.

Un peu plus d'une heure après, l'opérateur, regardant par hasard à la fenêtre, vit son client qui, armé d'une jumelle d'opéra et placé de l'autre côté de la rue, semblait lorgner les fils télégraphiques.

Une demie heure se passa après laquelle le bonhomme, entrant en coup de vent, s'adressa à l'employé télégraphiste et l'apostropha ainsi :

—Expliquez-moi donc un peu pourquoi vous retenez mon télégramme ? Si je n'avais pas été pressé je ne vous aurai pas donné 25 cents pour envoyer mon affaire à Hoche-laga, j'aurais pris les chars et y serais allé moi-même.

—Mais, Monsieur, répond le commis, votre dépêche est partie depuis deux heures, il y a longtemps qu'elle est arrivée.

—Ne m'emplissez donc pas, dit le bonhomme d'un air narquois, je ne suis pas fou, je pense. Il y a plus de deux heures que je suis là au coin de la rue à regarder les fils et je puis bien jurer qu'il n'a rien passé dessus.

ENCORE MIEUX

Jules.—Lui as-tu dit que tu ne pouvais pas vivre sans elle ?

Henri.—Non, mais j'ai essayé de lui persuader qu'elle ne pouvait vivre sans moi.

LES NAIFS

Le voyageur.—Tenez, voici dix francs, je voudrais rester seul dans un wagon...

L'employé.—Je vais vous mettre avec deux messieurs qui m'ont donné cent sous dans le même but.

POUR REMPLACER LE VOLLAPUCK

—Eh bien, ma tante, comment vous êtes-vous arrangée avec la dame anglaise ?

—Très bien ; elle comprenait ce qu'elle me disait, je comprenais ce que je lui répondais, tout a été correctement.

Les maladies bilieuses, la constipation et les nausées sont soulagées et guéries par les Pilules d'Ayer.

ELLES DEVAIENT ÊTRE EXCELLENTES



Le vieux colonel (goulamment).—Vos demoiselles, ma chère madame Durieu, sont vraiment charmantes, ce soir. Oui vraiment ! Très en beauté.

Mme Durieu (qui a l'oreille un peu dure et ne pense qu'à ses cannes rôties).—Oh, elles doivent être excellentes, je les ai bourrées de persil et d'ognons. (Tableau.)

Faites le savoir : BAUME RHUMAL, le meilleur remède contre les affections de la Gorge et des Poumons

NÉCESSITÉ EST LA MÈRE DE L'INDUSTRIE



I

Monsieur Communiste, qui revenait d'un voyage en Allemagne, se promettait de fumer un bon pipe dans une magnifique pipe de porcelaine dont il avait fait l'achat.



II

Mais, ô malheur, voilà que, tout à coup, la tête de la pipe tombe et se brise à terre.



III

Comme Ariane abandonnée à Naxos, le malheureux Communiste se désolait, privé du plaisir qu'il s'était promis, quand ses yeux tombèrent sur un arrosoir abandonné lui par le jardinier.

LA CLOCHE ET LES TAUREAUX

FABLE CYCLISTE

J'aime fort à pédaler
Et pour ne pas céramer
De ganaches,
J'avais mis à mon guidon
La petite cloche qu'on
Donne aux vaches.
Or donc, un après-midi
Me lançant dans le Midi
En campagne,
J'arrivai sans m'en douter,
Dans un village étranger !
... En Espagne !
Ma cloche sonnait gaiement
Quand soudain, me retournant
A ma suite,
J'aperçois un, deux taureaux,
Puis douze autres animaux !
Quelle fuite !

Je volais !... lorsque soudain,
Je sens dans l'arrière-train
Une corne...
Et lancé, nez en avant,
Je démolis, en tombant,
Une borne !
La cloche resta sans bruit ;
Le premier taureau mugit,
D'un air sombre.
— La vache, dit-il finement,
A filé, probablement,
Comme une ombre...
Ils s'enfuirent, l'air surpris,
Et moi, calme, je me fis
La promesse
De changer, mais au plus tôt,
Ma cloche pour le grelot
D'une ânesse !

HENRIOT.

CES MESSIEURS DU FOUET

Mme de Treille, venue à Paris pour faire des acquisitions, hèle un fiacre ; ayant toujours eu voiture, elle n'en prend que rarement de louage, et ignore le maniement de ces messieurs du fouet.

MME DE TREILLE. — P'ssit ! P'ssit ! cocher !
LE COCHER. — A l'heure ou à la course ?
MME DE TREILLE. — A l'heure.
LE COCHER. — J'vas r'layer !
MME DE TREILLE, à un autre cocher. — P'ssit ?
(Le cocher ne répond même pas et s'éloigne en faisant claquer son fouet).
MME DE TREILLE. — P'ssit ! P'ssit ! cocher !
LE COCHER. — C'est y à l'heure ?
MME DE TREILLE. — Oui.
LE COCHER. — Cocotte est ben fatiguée !

DEVINETTE



— Ayez pitié d'une pauvre femme et de son mari aveugle.
— Où est donc votre mari ?

MME DE TREILLE. — Je vous donnerai un bon pourboire et puis je n'en ai pas pour longtemps, il faut que je prenne le train de 6 heures 25 à la gare de Sceaux.

LE COCHER. — Allons, montez, la p'tite mère ! Où allons-nous ?

MME DE TREILLE. — Au Bon Marché.

LE COCHER. — Hue ! Cocotte !

(Arrivée au Bon Marché, Mme de Treille descend.)

LE COCHER. — Et mes arrhes, la bourgeoise ?

MME DE TREILLE. — Quels arrhes ?

LE COCHER. — Ben sûr ! C'est que j'la connais ! On se fait voiturer jus-qu'au magasin et pis on s'esbigne par une autre porte et alors, qui qu'est r'fait ? C'est bibi !... N'en faut pas !

MME DE TREILLE ouvre son porte-monnaie. — Je n'ai qu'un franc ou des billets de banque.

LE COCHER. — Al-lons, donnez toujours vos un franc ! Elle est bonne, au moins, c'te pièce ?

MME DE TREILLE.

— Votre numéro ?

LE COCHER. —

T'nez, le v'là ! j'vas me mettre au coin.

MME DE TREILLE.

— Oui, je ferai appeler le numéro 999.

(Mme de Treille entre au Bon Marché, fait ses achats et sort, les bras en-

combrés de paquets ; un garçon la suit avec deux gros colis ; elle donne le numéro, on va au coin : pas de cocher ! on crie partout : 999... pas de réponse ! enfin, dans une petite rue, on découvre le fiacre arrêté devant un marchand de vins, le cocher en sort.)

MME DE TREILLE, agacée. — Enfin ! vous voilà ! C'est ridicule de n'être pas resté à votre place ! Il y a une demi heure qu'on vous cherche.

LE COCHER. — Ah ! là ! là ! En v'là-t'y des histoires ! Mince, alors !

MME DE TREILLE monte dans le fiacre ; elle en redescend. — Cocher, voici une pipe qui n'était pas tout à l'heure dans votre voiture. Quelqu'un est monté pendant que j'étais au Bon Marché !

LE COCHER. — Ah ! la pauvre pipe à Duclanchard ! L'pauv'bougre l'a oubliée ! Eh bien ! oui, j'ai conduit un camaro ! J'pensais bien qu'vous seriez deux heures dans c'bazar !

MME DE TREILLE. — Vous allez prendre ces deux paquets près de vous.

LE COCHER. — C'est dix sous par colis, savez !

MME DE TREILLE. — Bien, bien, dépêchez-vous, je vais manquer mon train !

LE COCHER. — J'vas pas crêver ma bête pour vous faire plaisir ! (Il part doucement.)

MME DE TREILLE, passant la tête à la portière. — Mais dépêchez-vous donc, cocher !

(Le cocher ne répond pas et, cahin caha, finit par arriver.)

MME DE TREILLE saute en bas de la voiture, lui donne le prix de son temps. — T'nez ! cocher...

LE COCHER saute également en bas de son siège. — De quoi ! De quoi ! N'y a donc pas de pourboire !

MME DE TREILLE. — Mais si, un franc !

LE COCHER. — Y a deux heures et demie, ça fait 5 francs tout ronds !

MME DE TREILLE. — Il n'y a que deux heures !

LE COCHER, hurlant. — Si on peut dire ! Tromper l'pauv' monde comme

DÉCOUVERTE



Jimmy. — Eh bien, je le suis, moi, pour quoi vous venez voir Berthe, c'est parce qu'elle veut se faire épouser par vous !

NÉCESSITÉ EST LA MÈRE DE L'INDUSTRIE — Suite



IV

—Eureka ! s'écria-t-il comme Archimède, car il avait jadis fait un peu de grec. Voilà mon affaire.



V

Et, incontinent, il se confectionna un superbe m'v'ghil' où il engouffra le contenu complet de sa blague à tabac.



VI

Mais aussi, quelle excellente pipe il fuma, sous les ombrages odorants, tel un pachu dans son kiosque, sur les bords du Bosphore.

ça ! Ah malheur ! Les bourgeois, tous des repus ! Pas d'pitié pour l'pauv' peupl' !

(Tout le monde s'arrête en entendant hurler le cocher ; un sergent de ville s'éloigne pour ne pas être pris à partie.)

MME DE TREILLE, très rouge. — Mais, cocher, de plus vous avez un franc d'arrhes !

LE COCHER. — C'est pour les colis ! Ah ! misère ! Faire trimballer ainsi un pauv' père de famille ! Lui détenir son salaire ! C'est déjà si dur, avec la moyenne !

MME DE TREILLE, éperdue en voyant l'heure du train presque passée, appelle l'agent qui arrive en grommelant. — Eh ! venez donc mettre cet homme à la raison !

L'AGENT. — Faut lui donner son dû !

LE COCHER. — Ah ! malheur de malheur !

L'AGENT. — Allons, donnez lui ce qu'il vous réclame, pas de pourboire si vous voulez, on n'y est pas forcé seulement son salaire !

MME DE TREILLE. — Tenez, voilà. (Voyant l'heure du train passée) Agent, ai-je le droit de reprendre ce cocher, à la course, cette fois-ci ?

L'AGENT. — Mais certainement !

LE COCHER. — A la course, ça va !

MME DE TREILLE. — Puisque j'ai manqué mon train, j'ai tout le temps ! Cocher, à la course.

L'AGENT. — Allez, cocher !

LE COCHER. — Où ça ?

MME DE TREILLE. — Au lac Saint-Fargeau.

LE COCHER, furieux. — C'est tout Paris à traverser !

MME DE TREILLE, narquoise. — Je ne suis pas pressée ; au pas, si vous voulez ! Et vous savez on n'est pas obligé de donner de pourboire !

PARISIEN.

PHILOSOPHIE TRISTE

Madame. — Je ne sais ce que j'ai mais je suis brisée.
Monsieur. — Trois diners, six garden party et neuf enterrements en trois jours ! On le serait à moins. Et en dit que les gens du monde ne fichent rien !

LES AFFAIRES SONT LES AFFAIRES

Un marbrier ayant perdu sa femme, lui érigea une pierre tombale sur laquelle il grava l'inscription suivante : "A la mémoire de ma chère femme, Marie Lajoie. Érigée par son mari atligé, Henri Lajoie, rue... No 41."

IL NE POUVAIT RIEN FAIRE



Le vieux monsieur. — Comment avez-vous fait pour perdre toutes vos dents ?

Le trump. — Je m'en suis volontairement séparé, Monsieur, voyant que je ne pouvais rien faire pour elles.

DEPUIS LE TEMPS

Rouleau rencontre un de ses amis.

—Tiens ! vous voilà, dit celui-ci, d'où venez-vous ?

—J'arrive d'Egypte, répond Rouleau.

—Oh ! vous avez vu les obélisques, les pyramides, les sphinx ?

—Oui, mais tout ça a bien vieilli, allez, mon cher.

RÉMINISCENCES

Le professeur. — A quoi reconnaît-on les cyclones, mon enfant ?

Bilou. — Ils ont un œil au milieu du front ?

SYSTÈME BREVETÉ

Bouleau. — Oui, mon cher, j'ai trouvé un moyen infailible de venir à bout de ma femme et cela sans plaintes, sans criaileries.

Rouleau. — Pas possible ! Et comment fais-tu ?

Bouleau. — Moi, rien ! Mais je lui laisse faire tout ce qui lui plaît.

ENTRE DEUX FEUX



Mme O'Connell (qui passe entre un jeune dule et une demoiselle qui se saluent). — Pourquoi me saluez-vous, dites, vilain oiseau ? je ne vous connais pas, moi, et n'ai pas besoin de vos saluts. Passez donc votre chemin, polissez que vous êtes !

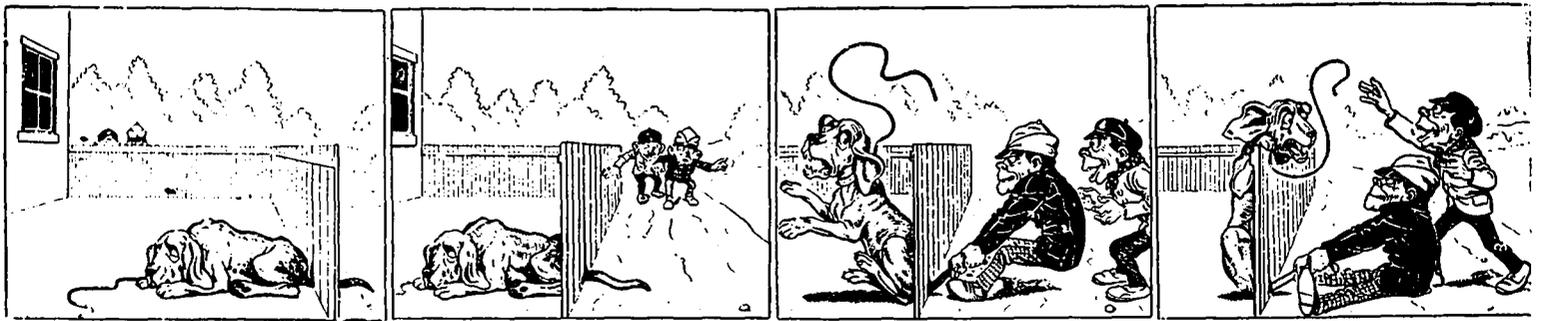
Le dule (suffoqué). — Mais ce n'est pas vous que je salue, vieille bête.

Mme O'Connell (furieuse). — Vieille bête !... attends un peu, gueux... tiens attrappe ça, en attendant.

Et elle inonda l'infortuné du contenu de son pot de mélasse.

Les **PILULES DE CELERI DE DAWSON** soulagent l'esprit, reglent et tonifient l'estomac (Dans toutes les pharmacies. et les intestins, et reconcilient avec l'existence.) 25c LA BOITE

UN TOUR DE TRAMP



I
Il y avait, une fois, une maison isolée, gardée par un gros chien dont le maître s'était absenté pour quelques jours, et deux tramps qui cherchaient aventure.

II
Les deux tramps, dont l'un répondait au nom de Serreford et l'autre de Lajicelle, se dirigeaient vers la maison, ruminant quel bon coup ils pourraient faire, quand ils aperçurent l'appendice caudal du chien qui émergeait de la clôture.

III
En un instant, Lajicelle, qui était la forte tête de l'association, eut résumé son plan. — Attrape la queue et serre ferme, dit-il à Serreford.
— Ça y est et as pas peur, je serre comme une vis...

IV
— A présent, la corde d'attache... Apportes ici, toutou... là...

L'OASIS

(Pour le SAMEDI)

A Miss Mary Louisa Clayton.

I
Au milieu du désert, parfois le voyageur
Voit poindre à l'horizon un bosquet de verdure ;
En son être aussitôt redescend la vigueur,
Et sa marche devient plus rapide et plus sûre.

Là-bas est l'oasis, là-bas est le repos,
Et l'ombre et la fraîcheur, et là-bas on oublie,
Noyé dans la verdure et plongé dans les eaux,
Les tourments du désert goûtés jusqu'à la lie.

Il fait en l'oasis revivre tout son cœur,
Il reprend dans son sein, un regain d'espérance,
Et maintenant debout, bravant toute douleur,
Il est prêt à dompter de nouvelles souffrances.

Et maintenant il part, de cet endroit béni
Reprendre son effort et sa route incertaine,
Mais avant de fouler le désert infini,
Il embrasse, à genoux, l'oasis de la plaine.

II

Le cœur lassé de tout, pareil au voyageur
De l'immense désert, j'errais dans cette vie,

Mes rêves étaient morts, j'éprouvais la raucœur,
D'avoir tout savouré, goûté jusqu'à la lie.

Depuis longtemps déjà, j'apercevais l'ennui —
Éternel et suprême au fond de chaque chose, —
Mon cœur, mon être entier, se perdaient en la nuit
Et je ne sentais plus que l'épine des roses.

Fatigué de l'amour, j'étais sans Idéal,
J'étais blasé de tout, même de ma jeunesse
Tout me paraissait laid et le bien et le mal,
Et malgré mes vingt ans, je tombais de vieillesse.

Je t'aperçus alors, tu me rouvris le cœur,
Comme l'hiver qui fuit sous un soleil de flamme,
Je revis l'Idéal rayonnant de splendeur,
Je ressentis l'amour faisant brûler mon âme.

Comme le voyageur qui béni l'oasis
Déposant, à genoux, le baiser de sa lèvre,
Continuellement, ainsi je te bénis,
Toi qui me redonnas et l'amour et sa fièvre.

Et je veux te chanter, avec mon cœur d'amant,
Et je veux te chanter avec toute mon âme,
O toi seule que j'aime, et que j'aime vraiment
Toi qui m'a rajeuni sous ton regard de flamme.

BARON BAUDOIN DE FLANDRE.

SIMPLE HISTOIRE

En ce temps là, au cours d'une discussion sur les allumettes, un vertueux du centre droit, afin de faire diversion, souleva une interminable interpellation sur la corruption des ministres en général, mais du ministre des travaux publics en particulier.

Il s'agissait de grand travaux de pavage devant être exécutés avec le macadam provenant des carrières des Minquiers.

Hors chacun sait qu'il n'y a pas de macadam ni de carrières aux Minquiers qui sont quelques rochers épars dans l'Océan, mais il y avait six hommes d'affaires qui auraient touché 15 millions, etc., etc.

Le premier ministre promit une enquête. On arrêta six personnes. Les plus hautes personnalités furent incriminées et les feuilles publiques furent remplies, durant six semaines, des divagations les plus furibondes des amis ou des ennemis des personnes accusées.

Un juge d'instruction travailla de cinq heures du matin à minuit pendant au moins quinze jours à l'expiration desquels un nouveau scandale éclatant, il ne fut plus question ni des Minquiers, ni de leurs pseudo-

carrières, ni du macadam quelles étaient soi-disant devoir contenir.

Mais les six personnes étaient toujours à Mazas, au secret, attendant plus ou moins patiemment une solution.

Un an s'écoula... les ministres s'enfuirent dans les limbes et le public oublia complètement l'affaire du macadam centre-droitier.

Cinq ans, dix ans, vingt ans se passèrent... cinq prévenus étaient morts lorsque, en 1926, on démolit Mazas sur l'emplacement duquel il avait été décidé de construire une station pour ballons dirigeables.

En ouvrant une cellule, les ouvriers aperçurent un vieillard aux cheveux blancs en sauto pleureur, à la barbe de fleuve qui, aveuglé par la lumière comme un vieux chat huant, bégayait faiblement :

— Où... en... est... l'affaire du macadam des... Minquiers.

Inutile de dire, n'est-ce pas, que ses auditeurs, ahuris, l'emmenèrent à Charenton.

Il y est mort doucement, en parfait état de gâtisme, il y a quelques semaines. Paix à sa mémoire.

PARISIEN.

POUR ÊTRE HEUREUX

Un vieux philosophe disait :

— Si vous désirez être heureux une heure, faites un bon déjeuner, si c'est pour un jour, faites vous raser soigneusement ; pour une semaine, occupez-vous de vous marier ; pour un mois, achetez un cheval qui trotte bien ; pour six mois, achetez une jolie maison. S'il s'agissait de retenir le bonheur un an, il faudrait vous marier à une jolie et aimable femme ; pour deux ans, se mettre dans les affaires. Mais si vous voulez être toute votre existence gai et joyeux, il n'y a qu'une manière, usez de tout avec modération.

— Tout cela est parfait pour vous, Messieurs, fit remarquer une dame, mais que doivent faire les femmes ?

— Belles toilettes et diamants sont les vrais secrets de leur bonheur. Mais il nous est difficile de les contenter par ces temps de dure misère.

— Je m'attendais à cela, reprit la dame. Montrez-nous donc le chemin, ô hommes

FAÇON DE PARLER

Dans le tramway, rue St-Denis, un Monsieur marche rudement sur le pied d'une dame :

— Aie !... fait-elle.

— Oh ! pardon, Madame, murmure le maladroît voyageur.

— C'est que, — fait la dame avec un sourire et en se frottant la bottine, — vous n'y allez pas de main morte !

Stimulez les facultés, activez la circulation, purifiez le sang, par l'emploi de la Salsepareille d'Ayer.

UN TOUR DE TRAMP — (Suite)



V
— Un bon noun, à présent ; ne va pas lâcher, Serreford !
— Vas toujours, que j'te dis, et solidement, hein !...
— Là ça y est.

VI
Et le pauvre chien, bien et dâment fidèle, les deux Gaspards s'en donnèrent à cœur joie dans la maison et...

VII
... quand, quelques instants plus tard, ils s'éloignèrent bien chargés, le pauvre gardien de la propriété ne put que les saluer d'un grognement furieux, mais impuissant.

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 23 MAI

Le Diable au 19^{me} Siècle

OU

LA FRANC-MAÇONNERIE LUCIFÉRIENNE

Révélation complètes sur le satanisme moderne, le spiritisme, le palladisme, le magnétisme occulte, les médiums lucifériens, la magie de la Rose-Croix, les possessions démoniaques, les précurseurs de l'Ante-Christ

RÉCIT D'UN TÉMOIN

Par le Docteur BATAILLE

CHAPITRE XIII

Comment on pénètre dans la San-ho-hoei — (Suite)

Pour bien comprendre ce qu'il me reste à dire sur les faits se rapportant à la Chine, il ne faut pas perdre de vue ceci : dès que l'on met le pied en Asie, la vie ne compte plus, absolument plus.

Il y a, chez tous les peuples de cette partie du monde, un mépris souverain de la mort, qui est comme leur caractéristique, et qui, dirai-je, est aussi un peu celle du sataniste européen, même français ou parisien. Même, en réfléchissant bien, on en vient à se demander si certains crimes incompréhensibles, dont le but n'est ni le vol ni la vengeance, dont la cause et la genèse sont inexplicables, ne sont pas tout simplement l'œuvre de lucifériens sacrifiant ainsi à leur mépris de la mort et à ce besoin inné de tuer et de massacrer, après avoir martyrisé, instinct cruel qui caractérise sur tous les points du globe cette exécration secte.

En ce qui concerne les asiatiques, ce fait est patent.

On sait comment, dans l'Inde, les *suttees* (c'est-à-dire les veuves) se brûlent en souriant sur le même bûcher que leur époux, et, à ce propos, je me rappelle encore mon émotion, la première fois que j'assistai à une cérémonie de ce genre ; car ces cérémonies, abolies officiellement par le gouvernement anglais, sont néanmoins tolérées et favorisées en sous-main.

Tandis que l'on achevait de construire le bûcher, pendant les préparatifs de la cérémonie, la *suttee* causait avec moi et comme si de rien n'était, me demandant des renseignements sur l'Europe et regrettant, disait-elle, que les femmes européennes ne fissent pas comme les asiatiques.

— Enfin, cela viendra, conclut-elle, il faut l'espérer.

Puis, elle ajouta :

— Je vous quitte ; car voilà que l'on m'appelle.

Et, me faisant une gracieuse révérence, elle se hâta, en courant, d'aller au bûcher et d'y monter, avec la même tranquillité que s'il se fût agi de la chose la plus simple du monde.

Sur la façon dont sont faits ces bûchers, je n'apprendrai sans doute rien à un grand nombre de mes lecteurs. On a édifié un amas de bûches entrecroisées de bois d'essences et de matières résineuses, formant une base solide sur laquelle repose le corps de l'époux défunt, à côté duquel se place la veuve. Au-dessus, est une sorte de superstructure, aussi en bois, formant toit ou dôme, sous lequel cadavre et vivant disparaissent.

Dès que la veuve est à sa place, on lui remet une sorte d'arrosoir rempli d'essences, qu'elle verse elle-même, en imbibant ses cheveux, son voile, ses vêtements, s'en inondant, en un mot, afin de mieux flamber. Cela fait, on lui passe une torche, et elle met elle-même le feu à ses vêtements, pour que ce soit par elle que l'incendie commence et que ce soit son propre corps qui enflamme le bûcher.

Cela est effrayant, n'est-ce pas ?... Eh bien, au milieu des préparatifs, ainsi que pendant qu'elle grille, la *suttee* sourit, comme si elle n'éprouvait pas la moindre douleur, elle s'abat tranquillement toute en feu sur le cadavre de son époux. La mort par brûlures, ou par suffocation provenant de la fumée âcre qui se dégage, n'arrive guère qu'au bout de cinq à six minutes. On juge quel supplice affreux ! et cela, sans un pleur, sans un cri, sans un gémissement. C'est le mépris absolu de la mort et de la souffrance.

Ce que je dis là est chose connue, bien connue, autant d'ailleurs que la façon stoïque et méprisante de mourir des Arabes, des Cochinchinois et des Chinois.

Le journal *l'Illustration* a publié dernièrement, à ce sujet, un dessin des plus typiques : il reproduit la photographie d'une exécution capitale en Chine ; et l'authenticité du document est parfaitement certifiée.

Autour du patient agenouillé, tous les mandarins et la foule forment un cercle, au centre duquel est le bourreau debout à côté du condamné.

Je ne sais rien d'aussi caractéristique que cette photographie. Voyez-la ; examinez la direction des yeux de tous les personnages

présents à cette scène. Les assistants regardent quoi, qui ? le bourreau, le condamné ? Vous n'y êtes pas. Tous, et le condamné, le beau premier, regardent, avec un intérêt concentré, l'appareil braqué par le photographe, qui a eu l'autorisation de prendre un instantané de l'exécution, au moment où le bourreau abaisse son bras, où le glaive étincelle où la tête va tomber.

Que l'on observe bien, répéterai-je, la direction des yeux de tous ces personnages ; il n'y a pas d'erreur possible.

Comment trouvez-vous cela ? Le public d'une exécution capitale haletant après un photographe ! et le condamné lui-même se moquant du supplice comme d'une guigne, pour regarder, non le bourreau avec crainte, mais avec intérêt et curiosité le photographe !... Et cependant ce condamné n'a pas perdu la notion du sort qui l'attend à l'instant même ; car, dans la façon dont il tourne la tête, il tend d'instinct le cou pour faciliter l'œuvre du bourreau.

La conservation de la vie est, chez ces gens-là, une chose des plus indifférentes ; pour eux, mourir est un jeu.

Et, puisque je suis sur ce chapitre, je vais raconter un fait qui m'est absolument personnel et qui est vraiment stupéfiant.

J'avais eu l'occasion de soigner le tao-tai d'une petite

ville des environs de Canton, que j'avais eu comme passager. Pour reconnaître mes soins il me demanda ce qu'il pourrait bien faire pour moi. Je lui racontai que je m'occupais d'anthropologie, lui expliquant que c'était l'étude de l'homme, et que je serais bien aise qu'il me procurât, si toutefois cela lui était possible, quelques crânes de Chinois, précisément de la contrée où il était préfet ; cela me permettrait de les mesurer et de les étudier.

Il se mit à rire de la simplicité du service que je lui demandais, m'affirmant que j'aurais mes crânes à mon prochain voyage, et que rien ne lui était plus facile.

J'eus, en effet, mes crânes, ou plutôt je ne les eus pas, parce que, bien entendu, comme vous allez le comprendre, je refusai d'en prendre livraison.

Savez-vous comment mon ex-malade reconnaissant me les expédiait ?

Oh ! d'une façon bien simple, allez !

À mon retour, et comme nous étions mouillés depuis la veille en rade d'Hong-Kong, je travaillais dans ma cabine, lorsqu'un timonier vint me prévenir qu'un sampang, où se trouvaient une douzaine de Chinois, demandait à accoster et à parler au médecin du bord.



D'après une légende très répandue chez les occultistes américains, Albert Pike avait à sa disposition un démon domestique, de l'ordre inférieur, qui paraissait dès qu'il évoquait chez lui, et à qui il confiait le soin de transporter, en quelques secondes, où il fallait, les documents de la plus extrême importance.

On les fit monter, et là, un interprète, qui les accompagnait, m'expliqua, en s'inclinant très bas, que mon ami le tao-tai m'envoyait les douze individus ici présents, pour que je prisse leur tête et d'autres parties de leur corps, si je voulais.

L'interprète, avec le plus grand sérieux du monde, me tendait un papier couvert de hiéroglyphes chinois, qui était, paraît-il, un reçu, destiné au tao-tai, une fois que je l'aurais signé. Mon tao-tai avait disposé de ces douze hommes; ceux-ci savaient parfaitement quel sort leur était destiné; c'étaient probablement de pauvres diables qu'on avait choisis parmi les plus malheureux de la ville, et encore je n'oserais pas trop l'affirmer; tout aussi bien, ils pouvaient être les premiers venus. En tout cas, mon tao-tai s'imaginait ainsi tenir sa promesse, et il faisait, à sa manière, les choses dans toutes les règles.

Je vous laisse à penser si je tombai de mon haut.

J'ajoute que j'eus toutes les peines du monde à faire déguerpir mes otages, et que jamais ils ne comprirent pourquoi je refusai de leur faire couper le cou, ayant demandé leurs têtes.

Cela leur parut invraisemblable, extraordinaire, et, s'ils vivent encore, ils doivent parfois raconter à leurs amis cet événement incompréhensible pour eux.

J'ai rappelé tout ce qui précède dans le but de faire bien comprendre au lecteur la possibilité des horreurs que j'ai déjà relatées, au sujet de l'Inde, et de celles qu'il me reste à raconter maintenant, au sujet de la Chine.

Tuer un homme, en Chine, n'est rien, ne compte pas. Le faire souffrir est peut-être quelque chose, et encore! c'est à savoir...

Puisque j'étais à Shang-Haï, je tenais à assister à une séance de la San-ho-hoeï. Cresponi surtout m'en avait dit monts et merveilles, avait allumé au plus haut point ma curiosité. Comparant les épreuves des lucifériens chinois avec celles de la franc-maçonnerie ordinaire, il m'avait assuré que, dans le Rite Céleste dont l'origine est attribuée au philosophe Zi-ka, les adeptes, au lieu de poignarder ou décapiter des mannequins, se coupaient la tête pour tout de bon entre eux, — oui, vous l'entendez bien, entre eux; — ces fanatiques, afin de s'assurer constamment les uns vis-à-vis des autres au point de vue de la discrétion, afin d'être certains que chacun d'eux est toujours prêt à braver tous les supplices plutôt que de livrer le commun secret qui les unit, ont imaginé de tirer au sort, de temps en temps, au cours d'une tenue, lequel des affiliés présents sera, séance tenante, torturé par les autres assistants, décapité ou coupé en morceaux; et le supplice, l'exécution, m'avait affirmé Cresponi, a réellement lieu, n'est nullement un simulacre; et c'est de gaieté de cœur, le plus joyeusement du monde, peut-on dire, que celui des initiés qui a été désigné par le sort s'offre et sert à l'expérience, heureux de montrer à ses frères à quel point on pouvait compter sur lui. Cette réciprocité permanente du meurtre, accompli à titre d'expérimentation, montre de quoi sont capables les lucifériens de la San-ho-hoeï.

Voici, à présent, quelques renseignements généraux sur cette importante branche de la maçonnerie universelle:

La San-ho-hoeï n'admet pas de sceurs maçonnes et n'a qu'un seul grade. Dans le public, on les appelle "les hommes du secret"; eux, ils donnent à leur grade unique le titre de "Sublime et Discret Vengeur".

Le luciférien chinois se voue spécialement à l'assassinat des missionnaires catholiques. Toutes les émeutes ayant entraîné des massacres de nos Pères Jésuites, de nos Sceurs de charité et d'autres vaillants pionniers de la civilisation chrétienne, ont été décrétées dans les temples secrets de la San-ho-hoeï, préparées et fomentées par les initiés.

Au Rite Céleste, les nombres sacrés sont au nombre de quatre; ce sont les nombres 3, 7, 9 et 11. Parmi ceux-ci, le premier est appelé "nombre sacré extérieur", parce que c'est celui qui est exclusivement usité dans les relations de frère à frère hors des temples. Ce nombre sacré de trois s'explique ainsi: 10 *Tcheun-Young* (c'est-à-dire Lucifer-Dieu), avec ses armées célestes commandées par 20 *Zi-ka* (c'est-à-dire Baal-Zéboub ou Belzébuth), triomphera de 30 Dieu-Diable (c'est-à-dire Adonaï ou Jésus-Christ, indistinctement).

Ainsi, pour se reconnaître, on glisse dans la conversation un sujet quelconque donnant prétexte à demander la valeur d'un multiple de trois, le premier venu, par exemple:

— Combien donc font trois fois sept?

— Trois fois sept, répondra l'interrogé, s'il est initié, — cela fait dix-huit.

Étant admis que le nombre trois est sacré, il faut toujours le retrancher du produit réel, une fois, mentalement. En d'autres termes, on doit garder secret le nombre trois et ne dire que l'excédent.

Il peut arriver aussi que deux initiés, se sachant membres de la San-ho-hoeï, se rencontrent; mais l'un d'eux est accompagné d'un troisième Chinois, qui n'est peut-être pas un frère luciférien. Comment découvrir si cet inconnu n'est qu'un profane?

La question habituelle de demande relative à la bonne santé sera posée à son compagnon:

— *Hao? pou-hao?*

Ce qui veut dire: "Bien? ou non-bien?" équivalent à notre: "Comment vous portez-vous?"

Entre frères de la San-ho-hoeï, cette question a un autre sens. Elle signifie: "L'homme qui est avec vous est-il un frère ou non?"

On comprend facilement quelle sera la réponse.

S'agit-il d'un profane, l'interrogé répondra: *Pou-hao*, non bien, il ne l'est pas. S'agit-il d'un affilié, il répondra: *Hao*, bien, il l'est.

Cependant, il peut se faire que l'interrogé, distrait ou ne songeant plus à la portée mystérieuse de la question conventionnelle, réponde *bien* ou *non-bien*, suivant que réellement il est en bonne ou en mauvaise santé. Pour parer à l'inconvénient qui résulterait de cet oubli de la part de l'interrogé, l'interrogeant pose ensuite une deuxième question, qui est celle-ci:

— Pourriez-vous me prêter trois sapèques? — en expliquant que, par négligence, il est sorti de chez lui sans la moindre monnaie.

Cette fois, l'interrogé aura certainement compris.

Trois sapèques, équivalent en tout à cinquante-cinq centimes de notre monnaie, forment donc une très minime somme.

N'importe, l'interrogé répondra qu'il est pris au dépourvu, qu'il a oublié son argent chez lui, en un mot, qu'il est désolé de ne pouvoir rendre le petit service que son ami lui demande.

Forcément, alors, le troisième Chinois interviendra, s'il est un profane, pour offrir les trois sapèques. Au contraire, s'il est affilié à la San-ho-hoeï, il gardera le silence, et, comme négligemment, prenant l'extrémité de sa natte à la main gauche, il la frotera trois fois avec le bout des doigts de la main droite.

Un autre signe de reconnaissance, dans le Rite Céleste, consiste à tenir son parapluie ou parasol renversé, c'est-à-dire la tête vers le sol, lorsqu'on le porte sous le bras, plié.

Comme on le voit, le tuilage n'est pas compliqué, dans la San-ho-hoeï. Mais ce n'est pas du tuilage que vient la difficulté, pour être admis à une réunion des lucifériens chinois. La grosse difficulté est que ces sectaires ne reçoivent chez eux, en fait de francs-maçons étrangers, que les Old-Fellows, les membres du Lessingbund, les affiliés du Palladium et les fakirs lucifériens de l'Inde; les 33e du Rite Ecossais eux-mêmes ne sont pas reçus, s'ils n'ont pas été initiés à un grade palladique.

En outre, les temples de la San-ho-hoeï sont rigoureusement tenus secrets; les Sublimes et Discrets Vengeurs n'en font même pas connaître l'endroit aux maçons de rites étrangers qu'ils consentent à recevoir. Enfin, il faut, au préalable, se mettre sans la moindre défense entre leurs mains et dans un état qui laisse la vie du frère visiteur à leur absolue discrétion.

Cresponi m'avait fourni des renseignements détaillés, aussitôt que j'avais été créé Hiérarque. Pour pénétrer dans une réunion de la San-ho-hoeï, lorsque l'on appartient à l'un des quatre rites qui frayent avec les lucifériens chinois, il n'y a qu'une marche à suivre: aller dans une fumerie d'opium; avoir sur soi ses papiers établissant l'initiation luciférienne; s'endormir à l'opium, en posant auprès de soi du côté gauche son parapluie ou parasol fermé, la tête en bas, c'est-à-dire la tête du parapluie touchant vos pieds et le bout dudit parapluie dans la direction de votre tête. Il arrive alors ceci: tout étranger qui vient dans une fumerie d'opium, et surtout seul, est très remarqué; d'autre part, les affiliés de la San-ho-hoeï sont légion; dès qu'ils vous voient vous endormir dans les conditions indiquées, ils savent que c'est là, de votre part, la sollicitation d'être admis à leur séance; et tandis que vous vous êtes ainsi livré à eux, endormi, après qu'ils se sont assurés de votre qualité, en vous fouillant, alors ils vous enlèvent et vous transportent dans l'un de leurs temples, dont vous ne devez jamais connaître le chemin. On est donc apporté inerte à la réunion de la San-ho-hoeï, tandis que l'ivresse de l'opium vous a anéanti et que vous êtes mis complètement à la merci de ces frères inconnus; il n'existe pas d'autre moyen d'obtenir l'introduction.

Or, ce n'était pas tout que de savoir comment il faut s'y prendre pour pénétrer dans la San-ho-hoeï. La grande question était si je me résoudrais à me soumettre aux conditions requises; et cette question-là, j'avoue que je me la suis posée maintes fois avant de prendre une décision définitive, irrévocable.

Il me semblait que, cette fois, ma vie allait être plus en danger que jamais. Certes, j'en avais fait volontiers le sacrifice à Dieu, dès le jour où j'avais entrepris mon enquête; mais, du moins, je tenais à pousser mes investigations jusqu'au bout. Je voulais voir le temple de Charleston, ce Vatican de la religion luciférienne; je voulais aussi constater la pratique du palladisme en Europe.

(A suivre)



THÉÂTRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN

PAVANE DE « JACQUES CALLOT »

Drame de MM. Henri Cain et E. Adenis

Musique de M. Frédéric Le Roy

A mon ami Louis Rogier.

Très modéré

PIANO

Musical score for piano, consisting of four systems of staves. The first system includes a treble and bass clef, a key signature of one flat (B-flat), and a 3/4 time signature. The tempo marking 'Très modéré' is placed above the first system. The score features various musical notations including notes, rests, and dynamic markings such as 'p' (piano) and 'mf' (mezzo-forte). The piece concludes with a double bar line.

Musical score for piano, consisting of six systems of staves. The first system includes a treble and bass clef, a key signature of one flat (B-flat), and a 3/4 time signature. The score features various musical notations including notes, rests, and dynamic markings such as 'mf' (mezzo-forte) and 'dim.' (diminuendo). The piece concludes with a double bar line.

This system contains six staves of music. The top two staves are for the piano, with dynamics including *dim.*, *p*, and *mf*. The bottom four staves are for the Trio, with dynamics including *p* and *mf*. The music is in 3/4 time and features a mix of eighth and sixteenth notes.

This system contains six staves of music. The top two staves are for the piano, with dynamics including *p* and *mf*. The bottom four staves are for the Trio, with dynamics including *mf*, *p*, and *dim.*. A *Tempo I* marking is present above the piano part, and a *Poco rit.* marking is present above the Trio part. The music continues with similar rhythmic patterns.

(A suivre)

Echo des Modes Parisiennes

Paris, 18 novembre 1896.

Il faut bien se consoler de tout, puisque nous voilà déjà consolées de la venue si précoce d'un hiver que l'on ne voit jamais arriver avec plaisir.

S'il est, comme les mauvais esprits le prédisent, aussi froid et rude qu'il est venu tôt, nous devons bénir la Providence qui a mis à notre portée

d'aussi chaudes et confortables fourrures que celles qui nous sont offertes, et plaindre les pauvres bêtes, chassées et surchassées, hélas ! autant pour notre parure que pour notre utilité.

Nous voilà donc réduites à nous occuper aujourd'hui principalement de la fourrure, puisqu'elle va devenir presque une obligation pour toutes. Obligation d'autant plus agréable que rien ne rend un visage frais et joli comme un encadrement de fourrure ; c'est même grâce à ce développement de beauté que nous sommes presque disposées à pardonner à l'envahissement de ces hauts cols, enveloppant comme des capotes de soldat, et nous recouvrant les oreilles de façon à faire croire qu'il n'y en a plus d'agréables à voir.

CHAPEAU PIERRETTE, en velours vert scarabée, orné sur le sommet par une grosse touffe de nœuds et d'oreilles d'ours de couleur semblable avec boucle au milieu. Oiseaux de paradis derrière.

De plus, plus que toute autre parure, et quelque soit le vêtement qu'elle confectionne en entier, ou qu'elle est seulement chargée de garnir ou d'orner, la fourrure donne toujours, dans son ensemble, un air de distinction, auquel aucune femme n'est et ne doit rester indifférente. Je me rappelle, presque avec effroi, d'avoir aperçu autrefois les tailles colossales des manchons et des palatines qui faisaient la fierté de nos grand-mères. Ils étaient grands, les premiers, si volumineux, qu'on en pourrait faire aujourd'hui une vraie robe de fillette. Tout cela était grand, lourd, majestueux, peut-être ; mais n'avait en rien la grâce attrayante de nos vêtements modernes. On les fronce, on les plisse, on les ruche, on emploie enfin toutes les fourrures de mille façons différentes, comme on le fait pour la peluche, la soie ou le velours. La manière la plus usitée de l'employer, avec les collets surtout, est de la mettre en haut volant, cousu au-dessous d'un empiècement quelquefois en velours ou en drap soutaché ; ou mieux, en une autre fourrure, toujours à poil ras, celle-là, et faisant le haut de la cape. Je dis cela surtout pour la chèvre de Mongolie, qui me paraît devoir être la plus employée cet hiver. Au-dessus de l'empiècement, le col Médicis doit se retrouver en même fourrure à long poil que le volant du bas.

Je crois pouvoir prédire, si ce n'est déjà fait, que ce genre de cape fera fureur, et, qu'avec notre esprit enthousiaste nous ne rencontrerons plus que femmes à capes de chèvre mongolienne. Ce sera peut-être alors le cas d'en chercher une autre... Mais celle-là est si chaude, si jolie et relativement si peu coûteuse, que, lorsque nous l'aurons en notre possession, nous n'en voudrions plus chercher une autre.

Le karakul vient immédiatement ensuite ; plus brillant et moins cacheur, il a peut-être aussi plus grand air en approchant davantage des allures des belles et riches fourrures. Mais ce n'est pas de celles-là que je puis vouloir vous parler ; car pour la plupart d'entre nous l'admiration doit se borner à voir de loin.

L'astrakan se portera aussi beaucoup ; mais l'imitation en est fort laide,

et le véritable astrakan est d'un prix si élevé que rien en lui ne me semble devoir justifier cette prétention.

La loutre, le chinchilla, l'une des plus jolies et des plus seyantes au visage ; le renard bleu, dont je ne devrais pas parler à cause de son prix aux prétentions aristocratiques, mais qui permet, dit-on, avec lui des accommodements.

Ainsi j'ai vu beaucoup de capes, de volants, en une sorte de fourrure grise teintée de bleu, rappelant très bien le renard bleu sans chercher à se faire passer pour lui, et parant fort joliment, surtout les jeunes femmes ou jeunes filles b'ondes au teint légèrement rosé.

Les plus riches doublures des cols montants, et même des sorties de bal, se feront en hermine, cette magistrale fourrure, point seyante du tout celle-là, mais tout à fait riche d'aspect, est devenue, depuis quelques années, assez abordable.

Malgré l'horreur que nos modes modernes ont semblé montrer pour le gigantesque en palatines et en manchons, il faut cependant remarquer que ces derniers sont beaucoup plus grands que ceux de l'année dernière, et on peut les agrandir, pour être à la mode, avec une adjonction de bandes de fourrure différente.

Les mains seront ainsi complètement garanties, et le manchon n'en sera que plus élégant.

La riche zibeline, la martre de Norvège, qui est, comme on dirait en pharmacie, le succédané de la première, et la martre française, avec le castor d'Amérique et le modeste skungs, si justement appelé la fourrure bourgeoise, termineront cette liste, que je vous avais promise, et où je n'ai oublié, je crois, que le singe et le lapin, que l'on est aussi parvenu à déguiser de nom et d'aspect.

Pour les jupes et les corsages de courtes et de rue, les garnitures de gaion de laine et de soutache auront peut-être, quoiqu'étant moins riches et moins élégantes, tout autant de succès que la soie, le velours et même les appliques.

Nous sommes dans la saison où il faut compter forcément avec la boue, et rien n'est plus pratique et n'offre plus de commodité au nettoyage, que les gaïons de laine, posés à plat et pouvant se brosser comme la jupe elle-même.

Avec les blouses, du succès croissant desquelles nous n'avons plus à douter, les ceintures se font généralement drapées.

Il suffit d'avoir un morceau de satin noir, coupé en biais, et ayant, suivant la hauteur de la taille, de 6 à 7 pouces de largeur.

On met devant une petite baleine pour le tendre, et on le ferme, derrière, soit par un large bouton, soit même par une boucle, en tirant un peu sur le biais, qui se trouve ainsi plissé et se draper tout naturellement.

Il va sans dire que ce biais de satin doit avoir un ourlet en haut et en bas.

Nous allons

arriver au moment où le théâtre, avec toutes les splendeurs de ses coses nous donner la note suprême de l'élégance. Les pièces nouvelles, surtout à l'Odéon, s'annoncent nombreuses et pressées, avec l'obligation des grands renouvellements des toilettes ; la Renaissance, le Gymnase, nous ont déjà montré des décors presque nouveaux dont nous vous parlerons à leur tour pour vous en citer quelques modèles. — VICOMTESSE D'AULNAY.



GRANDE JAQUETTE de drap vert émeraude avec collet semblable et second collet de velours vert sur lequel est posée une longue étole de drap blanc soutaché. Manches empire. Chapeau canotier en velours vert avec nœud papillon devant et plumes d'autruche avec aigrette colonel sur le sommet.



Chronique Théâtrale

ACADEMIE DE MUSIQUE

"Ben Hur", est une représentation de charité donnée, cette semaine, à l'Académie, au bénéfice de la "Montreal Foundling and Sicks Baby Nursery."

On n'a pas souvent l'occasion de voir une scène aussi remplie que celle à laquelle il nous est donné d'assister et où les rôles sont remplis par des artistes locaux et des personnalités du meilleur monde canadien, au nombre de 200.

Les principaux rôles sont : Ben Hur, M. Alex. Barclay ; Ben Hur (plus jeune), J. Herbert Davidson ; Messala, C. C. Smith ; Messala (plus jeune), Elwood Hosmer ; Balthazar, John G. Reid ; Melchior, C. M. Cameron ; Gasper, Edmund Sheppard ; King Herod, Colin A. Lockerby ; 1er Garde, E. G. Mason ; 2^{me} Garde, Cecil Doutre ; Simonides, Algon Reid Taylor ; Sheik Haderim, Geo. Henderson ; Thord, H. Walters ; le compagnon de Thord, Eugène Langlois ; Joseph, John E. Schultz ; Arrus, Royal Ewing ; Rabbi Samuel, Lawrence Pillow ; Sanballat, Geo. Mackay ; Valerius Gratus, Stuart Ewing ; Malluch, Jules Hemel ; Ethiopian, Percy Cowans ; Esther, Mme G. Brooke Clakon ; Iris, Mlle Ella F. Nelson ; la mère de Ben Hur, Mlle Louise Knight ; Tirzah, Mlle Grace I. Kerr ; Amrah, Mlle Alice de Salaberry ; Mary, Mlle Mabel L. Pease ; Les enfants de Ben Hur : M. Jackie Sparrow, M. Freddie Laverty, Mlle Doris Reinhardt, Mlle Georgette St-Pierre ; Les statues : Mlle Elsie Campbell, Mlle Kathryn Irwin, Mlle Louise de B. Macdonald, Mlle Eleanor Irwin ; Sylvidis (la reine des papillons), Mlle Birdie Wilson-Smith ; Thalia (solo), Mlle Edythe Woods ; Zennetta (la reine d'Arabie), Mlle Eva Stenhouse ; Readers of the Chariot Race : Mlle Carie E. Sparrow, M. E. Mackay Edgar, M. Frank Packard, M. Elwin Varney ; Pianiste, M. Jean Ciosset ; Chef d'orchestre, Gruenwald's.

QUEEN'S THÉÂTRE



"In Old Kentucky" est une pièce à succès quasi phénoménal. Malgré la dépression des affaires depuis quelques années, elle a toujours fait salle comble dans tous les endroits où elle a été jouée.

Remaniée et remise à neuf, avec nouveaux décors, la pièce est l'image émouvante de la vie au Kentucky, de la montagne à la plaine, et l'auteur y est arrivé en y apportant la plénitude de son talent.

A l'aide de types simples et de scènes familiales, types et scènes qui abondent au Kentucky, il a composé un ensemble vrai, original, et rarement exploité dans la littérature dramatique ; cela n'empêche pas le drame de tenir le public haletant depuis le commencement jusqu'à la fin de la pièce.

La bande des jeunes hommes de couleur constitue un attrait tout spécialement original.

La piste de Lewisgton est du réalisme le plus parfait, mais il faudrait tout citer si on voulait indiquer tout ce qui, dans ce drame complet, peut appeler l'attention du public et c'est ce qui explique son succès tant à Boston que dans toutes les grandes villes où il a été représenté.

Il y aura des matinées le mardi, jeudi et samedi.

Nous aurons, après In Old Kentucky, l'excellente compagnie de Vau-deville de James Thornton, bien connue dans toute l'Amérique, et qui sera le signal, pour le Queen's, d'un nouveau et légitime succès.

THÉÂTRE ROYAL

: *The London Gaiety Girls*, deux burlesques dans un seul, occupe, cette semaine, l'affiche du Royal.

C'est un de nos plus joyeux burlesques et la place qu'il occupe dans la série est une des premières sous tous les rapports.

C'est une pièce amusante, d'un bout à l'autre et bien propre à attirer le public à la jolie salle de la rue Côté.

Un des principaux attraits de la pièce, ce sont les costumes et décors, absolument magnifiques, qui encadrent la troupe d'une façon digne de son talent.

C'est par un travesti que s'ouvre la représentation. Il représente la folie de la bicyclette.

"Century Club" ou "l'Amour en bicyclette" est le nom de cette joyuseté.

La dernière nouveauté de Londres : "Les quatre veuves Clile". Les comiques de l'Est. Un cirque à un cheval. Puis des variétés nombreuses, composées d'artistes bien connus tels que : Alicoate et Wild ; The Chappelle Sisters ; Guichard Sisters et Alexander Wilson.



Mlle BERTHE WILDE

La représentation se termine par "Les Tramps Astronomes" auquel, prend part la compagnie entière.

Le tout constitue un ensemble absolument comique, très bien exécuté et ne laissant pas un instant sans qu'un fou rire remplisse la salle.

Chacun voudra s'assurer du fait et ne le regrettera certes pas.

PALLADIO.

SAUVÉ, MON DIEU

Touriste (qui vient de tomber dans un précipice).—Rien de cassé ! Ça va bien ! Enfin je vais donc avoir un peu de repos, car il faut bien au moins quatre heures à ma femme avant qu'elle puisse descendre ici.

COMPENSATION

Le voyageur.—Comment ! le train est parti ? Mais c'est cinq minutes en avance, alors ?

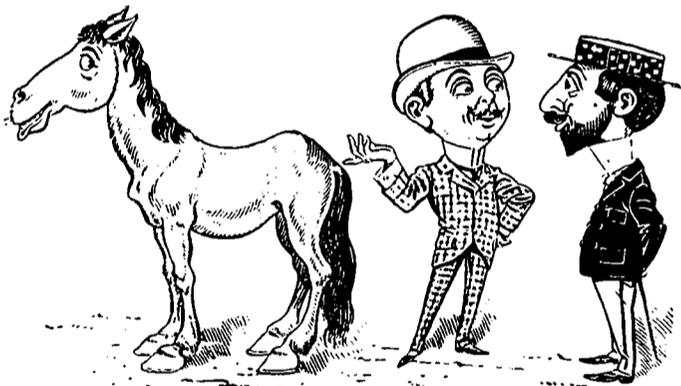
Le chef de gare.—Vous savez, monsieur, l'autre semaine, nous avions eu quelques retards.

RELATIF

Bouvier.—Vos voisins sont-ils des gens tranquilles ?

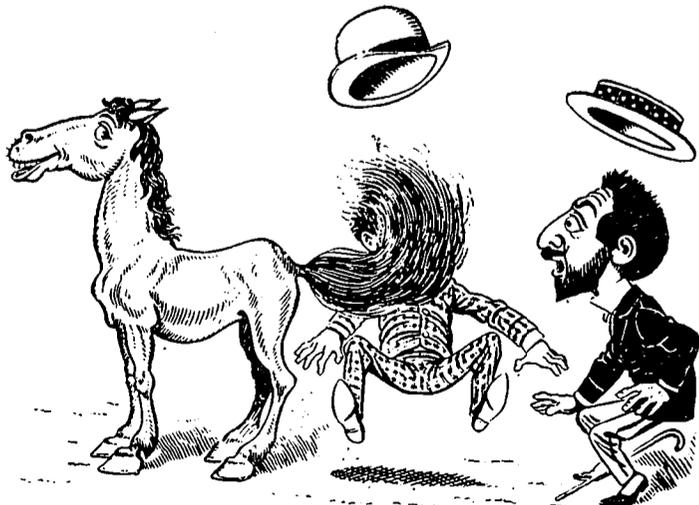
Bouvier.—Tranquilles ! Ah bien ! j'ai au-dessus de moi un nouveau né et au dessous une femme qui apprend le piano.

IL CHANGERA PEUT-ÊTRE D'IDÉE



I

Le Maquignon.—Couper la queue à César ? Ah, non, monsieur. Pour aucun prix. Cela est vraiment cruel et je ne le ferai certainement pas. N'est-ce pas, César ?



II

César (agitant joyeusement son appendice caudal).—Oui, patron, vous êtes un homme, vous !

Si vous toussiez prenez le

BAUME RHUMAL

FEUILLETON DU SAMEDI

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 4 AVRIL :

LE SECRET DU SQUELETTE

Par GEORGES PRADEL

TROISIÈME PARTIE

LE MOT DE L'ÉNIGME

V — UNE AGONIE INFERNALE — (Suite)

Un "han" !... prolongé, un râle douloureux s'exhala. C'était Gotlieb qui revenait à lui. Il n'était pas tout à fait mort. (Guère mieux, par exemple ! Trégan, justice de Dieu ! ne l'avait pas manqué !

Le gredin avait le temps de souffrir encore et de se reconnaître. Il appelait à l'aide... dans sa langue maternelle... On accourait... on le relevait avec mille précautions, et bientôt sur une civière, on l'emportait à l'hôpital.

Bien seul, Gotlieb, à cet heure.

Au moment même où on le relevait, Walter Handel, avec une passe au nom de Théodore Mindeau, reprenait le train, se dirigeant vers Paris.

Est-ce qu'il avait à s'occuper de Gotlieb?... Un instrument d'ordre inférieur... il était tombé... à un autre.

Du reste il faut rendre cette justice que Théodore Mindeau tombant face à terre, Gotlieb ne se serait pas davantage soucié de lui.

Le lendemain de ce jour, Théodore Mindeau sonnait rue de Prony.

Un peu fier, le Théodore. A la prochaine réunion des actionnaires, on n'aurait de compliments que pour lui.

— Pas d'accident ? demanda la baronne après avoir écouté d'un air indifférent, bien qu'au fond elle enrageât, le récit détaillé des prouesses de Walter Handel.

Théodore répliqua d'un air distrait :

— Non... rien...

Puis se reprenant :

— Ah j'oubliais. Pardon... Gotlieb Thurner a été tué dans la bagarre.

Et en manière d'oraison funèbre, il ajouta :

— Vous savez, baronne, on ne fait pas souvent d'omelette sans casser des œufs.

Mme de Gunka hocha la tête :

— Ça c'est très respectable, ça va faire un train d'enfer. Cette petite dinde de Gertrude va pousser des cris de pintade, et comme elle est têtue comme une mule, on ne parviendra pas aisément à lui faire entendre raison.

Sur ces entrefaites, sans frapper, Gertrude Herten se montra sur le seuil de la porte.

Durant un instant elle s'arrêta, regardant tour à tour sa maîtresse et Théodore.

Puis, d'une voix calme, froide, elle demanda :

— Il est mort, n'est-ce pas ?

C'était plus effrayant qu'une explosion de colère, de cris, de pleurs !

— Que veux-tu, ma pauvre enfant, fit la baronne, — c'est le sort de la guerre... Mais on prendra soin de toi, tu peux en être certaine, on ne sera pas sans reconnaître les services rendus... on ne t'oubliera pas.

Sans écouter sa maîtresse, sans lui répondre, Gertrude reprit sur le même ton posé :

— Je savais bien qu'il était mort.

Et sans attendre les protestations de sa maîtresse, celles que Théodore croyait devoir y joindre, elle quitta le petit salon.

Où allait-elle ? Dans sa chambre d'abord faire ses préparatifs de départ. Elle ne voyait que Gotlieb, ne pensait qu'à Gotlieb.

Avant tout elle voulait savoir où il était, et, s'il n'était plus temps de le revoir encore, de savoir où on l'avait mis.

Un châle sur ses épaules, du linge dans un petit sac, et elle partait.

Gotlieb était à l'hôpital.

Deux sœurs grises ne quittaient pas son chevet.

Ce n'était pas qu'il fût doux ou même poli avec elles.

Depuis qu'il avait repris connaissance, l'hercule était en proie à un véritable accès de rage.

Se voyant perdu, se sentant mourir, ses heures s'écoulaient à blasphémer et à maudire.

Dupe il avait été, il le comprenait maintenant. On ne l'avait fait

sortir de la forteresse de Spandau, que pour faire de lui de la chair à émeute.

Et il se débattait, se tordant, écœurant, repoussant les malheureuses sœurs, épouvantées de cette épouvantable agonie.

On avait essayé de lui parler de l'aumônier. Mais s'il parlait mal le français, il le comprenait fort bien, il avait parfaitement saisi ce qu'on lui expliquait.

Et il avait répondu, avec des jurons effroyables, qu'il serait content de voir un prêtre, parce qu'il avait envie d'en étrangler un avant de mourir.

L'une des balles de Trégan, celle qui était entrée dans la poitrine, n'avait pu être extraite et la terrible inflammation devait peu à peu étouffer Gotlieb.

Tel était le diagnostic que formulait au pied de son lit, le surlendemain matin, le médecin de l'hôpital qui prenait la précaution de parler à voix basse.

Gotlieb, néanmoins, l'entendait, ou mieux le comprenait parfaitement.

Une main toucha vivement le médecin au bras.

C'était Gertrude Herten !

Comment avait-elle pu parvenir jusque dans la salle ? En se glissant, en se fauflant comme une couleuvre.

— Alors, dit-elle, de sa même voix glacée, alors il va mourir ?

Le docteur hocha la tête.

— Nous ferons tout ce que nous pourrons pour le sauver, répondit-il évasivement.

Mais elle ne pouvait le croire, ayant tout entendu, elle savait à quoi s'en tenir.

— Et quand va-t-il mourir ? Oh ! vous pouvez bien me le dire poursuivit elle, j'étais derrière vous tout à l'heure. Ce soir, peut-être ; je ne vous demande qu'à rester à côté de lui jusque-là.

Et toutes ces paroles étaient prononcées sur le même ton, sans violence, sans une larme.

— Une courageuse petite femme, fit à mi-voix le docteur.

Gotlieb avait reconnu Gertrude, et aussitôt il s'était calmé. Au moins il pouvait la voir encore, lui dire adieu.

Gertrude avait pris place à côté du lit du moribond, le médecin ayant fait droit à sa demande.

Dans ses mains elle tenait l'une des mains de Gotlieb, et ainsi elle demeura longtemps sans lui adresser une parole.

A la fin, elle dit :

— Nous avons eu tort, vois-tu, comme cela, Gotlieb, de les écouter et de faire le mal pour eux.

— Ah ! bah ! répliqua le moribond d'une voix sifflante, tout ça, c'est des bêtises.

Elle secoua la tête.

— Non ! non ! dit-elle, ils savaient bien ce qu'ils faisaient. C'est eux qui t'ont tué !

— Pour ça, oui. C'est bien M. Mindeau qui m'a fait boire, et qui m'a dit qu'il fallait entrer dans la maison et mettre le feu. Je n'ai pu mettre le feu, j'ai été frappé avant.

— Et M. Théodore était-il avec toi dans la maison ?

Gotlieb s'agita au lieu de répondre et il montrait le poing à un ennemi invisible.

Gertrude répétait toujours :

— Nous avons eu tort, Gotlieb, nous ne devions pas les écouter. Ce calme n'était qu'apparent en elle.

En regardant Gertrude attentivement, on aurait pu se convaincre de la tempête déchaînée qui bouillonnait en elle.

Maintenant qu'elle montait la garde auprès du lit de Gotlieb, les sœurs grises n'osaient plus en approcher. Elles avaient peur du visage pâle de cette femme, de ses yeux froids à la prunelle fixe.

— Pas besoin de vous, leur avait-elle dit, je le soignerai jusqu'au bout. Laissez-le moi.

Pas besoin de prêtre non plus.

Gotlieb parlait toujours de l'étrangler et Gertrude, avec la rage qu'elle éprouvait à cette heure contre le genre humain tout entier, était bien capable de l'aider.

Avoir recours à la prière, qui mène tout droit à la résignation, leur était impossible. Tous les deux, ils cherchaient d'instinct, une vengeance, une victime.

Le docteur ne s'était point trompé.

L'agonie de Gotlieb approchait. Les forces du colosse diminuaient d'heure en heure. Ses yeux devenaient vitreux. Ils demeuraient sur ceux de Gertrude, mais vagues, sans regard, sans la vue de la vie.

La rage d'avoir été frappé, la rage d'être tombé, d'être vaincu, le reprenait par instants.

Alors c'étaient d'horribles crises nerveuses. Il se dressait, se tordait en poussant de véritables hurlements.

Gertrude n'essayait point de le calmer. N'était-elle pas en proie à une rage pareille ! Les sœurs, l'aumônier, accouraient à ces cris féroces, mais ils se tenaient à distance, Gertrude Herten, les repoussant de la voix et du geste, les écartait en répétant :

—Non ! pas vous ! pas vous ! laissez-le mourir comme il le veut.
Enfin, le râle commença.

Gotlieb, se débattant encore, poussa des cris moins violents. Mais ils étaient lugubres, ces cris allongés, se terminant par un étouffement sinistre, comme ceux des chiens qui hurlent à la mort.

Enfin, il se roidit, proférant un dernier blasphème, battit l'air de ses deux bras énormes, et il retomba en arrière la bouche tordue ! C'était fini.

Gertrude cette fois, avait quitté sa chaise.

Gertrude s'approcha du cadavre de Gotlieb le regarda d'un œil sec, sans un soupir, sans une larme : puis elle partit, n'adressant un mot d'adieu ni aux infirmiers ni aux internes. Les sœurs, dans leur effroi, s'écartèrent pour la laisser passer. Elle ne les voyait seulement pas.

Gotlieb était mort ; c'était tout, de son corps elle ne s'occupait plus. Son âme ! Elle n'y croyait point, on le mettrait dans un trou quelconque, peu lui importait.

Gertrude, maintenant, avait autre chose à faire.

VI — HISTOIRE DE POMPONNE

Nous laisserons s'écouler quelques jours après la mort de damné de Gotlieb Thurner, et nous reviendrons à Léo Lafressange que nous retrouvons un matin, terminant un déjeuner frugal servi par sa concierge dans son petit appartement de la rue Labruyère.

Le jeune journaliste était assez triste.

Il ne se dissimulait pas que le cœur de Berthe de Kermor demeurait fermé pour lui. Plus d'épanchements comme autrefois. Sans doute, il la revoyait souvent, plusieurs fois par semaine même, rue Caumartin d'abord. L'oncle Philémon se montrait toujours pour lui des plus affables.

Dans le monde, où il rencontrait Berthe, il dansait même avec elle. Mais il comprenait parfaitement qu'elle ne le traitait pas autrement que les vingt petits crevés, gommeux ou grelotteux, qui s'empresaient autour d'elle.

—Rien désormais, se disait-il avec amertume, ne pourra briser la glace qui lui entoure le cœur. Ah ! si Flavien était ici, au moins, il me remonterait le moral. Ah ! il a bien eu raison, le cher Flavien, j'ai gâché mon bonheur. J'ai raté ma vie.

Tandis qu'il monologuait ainsi, dans son hôtel de la rue de Prony, la baronne en faisait autant de son côté.

Toute désorientée, l'espionne.

Elle comprenait vaguement que ses affaires ne suivaient point une route heureuse.

La mort de Gotlieb, c'était peu de chose, comme on l'a vu, on pourrait dire : ce n'était rien. Mais le départ, l'abandon imprévu de Gertrude Herten la tourmentait. Elle devinait là une haine naissante, et elle, la créature rompue à toutes les intrigues se disait, avec juste raison, qu'il n'y a pas de petits ennemis.

Un autre point noir : Lafressange.

Il lui échappait complètement. Le seul homme qu'elle eût réellement aimé n'avait éprouvé qu'un vulgaire caprice. Bien vite il était retourné au premier objet de sa passion et il ne s'en détachait plus. En vain, elle avait pu croire qu'il reviendrait à elle. Les conseils et peut-être les confidences de Flavien Mauroy avaient fini par briser complètement les liens, si ténus, qui l'attachaient à elle.

De toute nécessité il fallait prendre un parti, car supporter cette existence longtemps encore, c'était au-dessus de ses forces.

Oh ! si elle avait pu réussir à se débarrasser de Flavien Mauroy ! Il avait disparu, disant haut qu'il allait en Angleterre. C'était après tout, admissible. Mme de Gunka était bien certaine qu'il poursuivait la solution du problème de la Feuille d'Or. Elle pensait qu'il s'était rendu à Corn-Castle pour découvrir de nouveaux documents.

Léo Lafressange mettait la dernière main à sa toilette afin de se rendre à son journal. Un roulement de voiture se fit entendre dans la rue, puis la porte s'ouvrit brusquement et Flavien se montra, une valise à la main.

—C'est moi, dit-il simplement, tandis que son ami se jetait à son cou.

—Pourquoi ne m'as-tu pas écrit ?

—Parce que je ne voulais pas confier une lettre à la poste.

—Une dépêche me prévenant ?

—Par la même raison. Enfin me voilà. Tu n'es pas content ?

—Peux-tu le demander ?

Et tu es satisfait de ton voyage ?

Flavien Mauroy prit un temps, un éclair de joie brilla dans ses yeux, et il répondit :

—Oui pleinement.

Lafressange le regarda tout surpris. Jamais il n'avait vu celui qu'il appelait lui-même le sceptique Mauroy, en proie à un pareil enthousiasme.

—Tu t'étonnes, lui dit-il, c'est vrai. Je suis changé, c'est une méta-

morphose complète. Non, mon ami, je ne suis plus le sceptique, l'incrédule, j'ai foi dans l'avenir, j'espère, je crois, je crois à l'amitié, je crois à l'amour, je crois à tout.

Lafressange claqua ses mains l'une contre l'autre.

—Je te disais bien que tu étais amoureux ! Allons, raconte-moi tout.

—Pas encore, répliqua Mauroy fais-moi crédit de quelques jours encore, quelques semaines... Ah ! je te dirai tout, tu peux en être certain. Tout cela a trait au mystère de la Feuille d'Or, s'y rattache ; tout cela finira bien par se débrouiller avant peu.

Lafressange se garda bien d'insister.

—Tu sais, poursuivit Mauroy, que je n'étais point privé de journaux, là où j'étais, et que j'ai été au courant de toutes les nouvelles ; c'est ainsi que j'ai appris les horreurs de Somain et d'Aniche, la main de l'Allemagne, mon ami, la main de l'Allemagne, la complicité prussienne, éclatante ! Je l'ai touchée au doigt, là comme partout. Ah ! l'on se moque de ma manie, on prétend que je vois des espions partout ! Ils y sont, Léo ! Je les trouve !

Lafressange, pensif, écoutait la tirade de son ami.

—Dans les faits de cette grève, rien ne t'a frappé demanda-t-il ?

—Mais si, le nom de Walter Handel, celui qui a failli me faire écharper.

—Oui, répondit Mauroy, voilà le premier point, mais le second. Tu n'as pas été frappé de la mort d'un émeutier, un nommé Gotlieb Thurner, un Allemand, c'est sûr, qui a consenti à donner son nom en entrant à l'hôpital.

Lafressange secoua la tête.

—Eh bien, je parierais que ce Gotlieb, un gredin de la plus grande taille, à longue barbe rousse, n'est autre que l'assassin que l'on avait lâché à mes trousses, avec la permission de m'occire le plus tôt possible, et je ne crois point me tromper, je ne le verrai plus sur mes talons. On lui a réglé son compte.

—A cet instant, Flavien s'arrêta brusquement et demanda à son ami :

—Y a-t-il longtemps que tu n'as vu l'aimable Théodore Mindeau ?

—Il a été absent quelques jours, je crois qu'il s'est rendu sur le théâtre des grèves. Le patron voulait m'y expédier aussi, mais j'ai pu éviter la corvée, et il y a envoyé un jeune.

Et où vas-tu habiter ? dit Lafressange.

—Ici même, avec toi. On me dressera un lit au soir dans cette pièce, la même qui te sert de salon. Je ne te quitte plus, il faut, si nos adversaires avaient l'envie de reprendre les hostilités, il faut que nous soyons l'un auprès de l'autre pour nous défendre.

—Bon cela ! Je ne demande pas autre chose. Depuis que j'ai eu la preuve qu'on voulait s'en prendre à toi, je ne suis pas tranquille tant que je ne te sens pas à mes côtés.

Tandis que les deux amis parlaient ainsi, Mauroy avait ouvert sa valise et en sortait un rouleau de papier soigneusement enveloppé.

—Tiens, dit-il, en le tendant à Lafressange, tu liras cela en te couchant. Je t'assure que c'est aussi intéressant qu'un roman, et c'est tout ce qu'il y a de plus véridique comme histoire.

Et après que Léo eut serré le manuscrit :

—Maintenant, courons retrouver Jacquemain, quoi doit pousser des cris de paon, relativement à mon absence par trop prolongée.

—Et ce manuscrit ?

—Tu le liras, curieux. Il a trait indirectement à la Feuille d'Or. C'est l'histoire complète et véridique de Guy de Briac, comte de Kermor, autrement dit de Pomponne. Quand je dis histoire complète, il s'y trouve une lacune, mais sans fatuité je crois que je suis parvenu à la combler.

Bien qu'il en eût dit, M. Jacquemain fit grand accueil à Mauroy. On voyait qu'il était enchanté de retrouver son rédacteur.

—Et qu'avez-vous écrit pour le *Courrier*, pendant votre absence, lui demanda-t-il ?

—Une étude historique, encore plus intéressante qu'un roman. Je l'ai donnée à lire à Lafressange, qui ne la gardera certainement pas longtemps.

Le soir venu, Mauroy demanda à se coucher de bonne heure, le voyage l'avait fatigué. Il se retira dans la partie de l'appartement de son ami dont il s'était emparé.

Une fois seul, Lafressange déroula le manuscrit, et, avec une curiosité toujours croissante, il lut ce qui suit :

Vie et aventures extraordinaires de Guy de Briac.

Comte de Kermor

POMPONNE

Les Jean Bart, les Tourville, les d'Estrées, les Duquesne, se sont couronnés de lauriers dans notre marine militaire. La marine marchande a illustré de son côté le pavillon français, en armant des héros tels que Cassart, Dugay Trouin, dont l'audace, le courage, le talent, ont fait le désespoir de nos ennemis. D'autres encore se sont couronnés de gloire, qui sont ignorés aujourd'hui.

A peine si l'histoire ingrate fait mention de l'un de nos plus ter-

ribles corsaires qui, durant toute sa carrière, n'a cessé de vivre au milieu des plus grands périls, et dont le surnom, au milieu de toutes nos populations maritimes, a brillé du plus vif éclat.

Ce héros, dont le véritable nom est Guy de Briac, comte de Kermor, a été plus connu sous le pseudonyme de Pomponne, nous dirons tout à l'heure quelle est la cause de cette particularité.

Guy de Briac est né à Lande-Courte, le 15 novembre 1659, un domaine appartenant à sa famille, situé non loin de Saint-Malo.

Ayant perdu ses parents de bonne heure, son enfance fut confiée aux soins d'un oncle maternel, le chevalier de Kergalen, qui était bien l'homme le plus dur, le plus désagréable qu'il fût possible de rencontrer, en fouillant les quatre coins de la Bretagne, et même ceux du Grand royaume de France et de Navarre.

Le chevalier de Kergalen ne rendait point la vie agréable à son neveu, et il était aidé en cela par sa femme, Isoline de Kergalen, la créature acariâtre, revêche et désagréable par excellence.

On raconte que le chevalier et sa femme, n'étant point riches, étaient horriblement jaloux de leur neveu, qui devait être un jour chef de la famille, maître et seigneur des domaines de Lande-Courte, de la Ville-es-Coq et autres lieux. On ne serait pas éloigné d'admettre que le chevalier convoitait la fortune de son pupille et était disposé à tout faire pour se l'approprier.

Le jeune Guy ne tenait guère à sa fortune; à cet âge on a d'ordinaires d'autres idées que celles de l'argent. Il ne démêlait pas grand'chose aux visées et aux menées de son oncle.

Mais il ne comprenait pas qu'un homme osât lever la main sur lui.

Un certain jour que le chevalier s'était permis une brutalité nouvelle, il fut fort surpris de voir ses deux mains prises comme dans un étou.

C'était Guy qui se révoltait et mettait le cher oncle dans l'impossibilité de faire un mouvement. Dame Isoline vint à la rescousse et ses doigts noueux s'abattirent sur le visage de l'enfant.

— Vous êtes une femme, ma tante, lui dit-il, je ne puis rien contre vous. Mais je ne veux pas qu'on me touche! et si "Monsieur," — il désignait ainsi le chevalier qui écumait, toujours solidement maintenu, — se permet encore de me frapper, j'oublierai tout à fait

cette fois les liens de parenté qui m'attachent à lui et je me trouverai dans la nécessité de lui manquer de respect.

Et lâchant son oncle, il le fit asseoir dans un grand fauteuil où celui-ci chercha vainement à caver sa colère.

Mais la vie, ainsi menée, n'était plus possible à Lande-Courte.

Il faut vous dire que Guy de Briac était pour son âge un gars singulièrement solide et bien planté.

Adroit à tous les exercices du corps, chassant déjà le sanglier et le loup à travers les bois et les landes, nageant comme un poisson et menant déjà bien loin devant l'embouchure de la Rance une barque à lui, tout aussi adroitement et aussi sûrement qu'un vieux pilote lananeur.

Car c'était surtout la mer qui attirait Guy de Briac, la mer qui était sa patrie et qui devait lui appartenir un jour, comme un domaine autrement vaste que celui de Lande-Courte.

La tante Isoline, qui était réellement une créature rapace, avide et mauvaise, ne cherchait point à cacher son espérance. Elle se disait que la mer prendrait un jour son beau neveu et le garderait.

Dame Isoline ne se trompait qu'à demi.

À Saint-Malo, sur le port, et dans tout le petit monde maritime environnant, Guy de Briac était connu.

— Ça fera un joli officier, disait-on de tous les côtés, lorsqu'on le voyait sortir par tous les temps avec sa coquille de noix armée seulement d'une petite brigantine.

Parmi les marins qui diagnostiquaient ainsi l'avenir du jeune Guy, on doit placer en première ligne le sieur de Blainville, capitaine de la marine marchande.

Or, depuis quelque temps, les allures du sieur de Blainville devenaient singulièrement mystérieuses.

Quelques semaines plus tôt, un chantier de Saint Lunaire mettait à l'eau la coque d'un brick fort bien taillé pour la course.

Ce brick était baptisé l'Argus.

(A suivre.)



C. H. Hutchings.

La Migraine

GUÉRIE RADICALEMENT

EN PRENANT

Les Pilules d'Ayer

"Je fus pendant longtemps sujet aux migraines. Elles étaient ordinairement accompagnées de douleurs aiguës dans les tempes, d'une sensation de trop plein et de sensibilité dans un œil, de mauvais goût dans la bouche, la langue chargée, les mains et les pieds froids et des maux de cœur. J'ai essayé un grand nombre de remèdes recommandés pour cette maladie; mais ce n'est qu'après

Avoir commencé à prendre des Pilules d'Ayer

que j'ai senti un soulagement complet. Une seule boîte de ces pilules m'a suffi et je suis maintenant débarrassé de maux de tête, et bien portant." — C. H. HUTCHINGS, East Auburn, Me.

Les Pilules d'Ayer

Ont obtenu une Médaille à l'Exposition Colombienne.

La Salsepareille d'Ayer est la meilleure.

Une Recette par Semaine

LES CRAMPES

Bien des personnes sont sujettes à des crampes dans une jambe ou dans les deux. Ces crampes surviennent tout à coup et, pendant qu'elles durent, la douleur est aiguë.

Il y en a qui sont obligés de se jeter au bas du lit, car les crampes se produisent généralement au moment où l'on vient de se coucher ou pendant qu'on se déshabille. On essaie de se débarrasser de ces crampes par la friction, mais il y a pour cela une méthode très simple.

Il faut se pourvoir d'une longue corde. Lorsque la crampe se produit, prenez la corde, entourez la jambe à l'endroit où vous ressentez la douleur, prenez en un bout dans chaque main et serrez assez fort.

La crampe cessera instantanément et ne se reproduira pas de la nuit.

B. DE S.

LA CONSOMPTION GUÉRIE.

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses, après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité, l'envoie gratuitement à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal.

W. A. NOYES, 80 Powers' Block, Rochester, N. Y.

TRIO DE PROVERBES

Où n'est saison, y a confusion.

×

C'est lorsque le soleil s'éclipse qu'on en voit la grandeur.

×

Il est toujours fête pour celui qui fait bien.

SANCHO PANÇA.

LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE

Cette semaine, comme les précédentes, a eu lieu le tirage de la Société Artistique Canadienne et le gros lot de \$1,000, ainsi que ceux de \$400 et \$150, ceux de \$50, etc., sont sortis.

Chacun peut constater le cours régulier des affaires de cette Société et les bonnes relations qui ont toujours existé entre elle et son public habituel.

Il en est de même de celles existant entre les professeurs et leurs élèves dans les cours du Conservatoire National, ce qui est le secret des progrès accomplis en un temps relativement aussi court que celui qui nous sépare du jour où a été créé cette utile institution.

En revenant d'un grand enterrement :

— Je ne sais rien de plus majestueux, de plus émouvant que ces cérémonies en musique.

— C'est absolument mon avis...

Aussi, lorsque ma belle mère mourra, je ne propose de commander les tziganes !

Bains Turcs.

Si vous désirez jouir d'une rare volupté; si vous désirez être net comme jamais vous ne l'avez été; si vous voulez que votre épiderme soit actif et en bon état de fonctionnement; si vous voulez vous débarrasser de votre rhume, rhumatisme, etc.; si vous désirez échapper à l'oppression causée par le mauvais temps; si vous désirez satisfaire la curiosité bien naturelle à chacun de se débarrasser de tout ce qui peut s'attacher à son corps...

Allez prendre un

BAIN TURC

Rue Ste-Monique, 140.



Le Cœur Manquait.

NEUDORF, T.N.W., CAN., Juin, 1893. (3)

Ma fille avait une excellente santé, a vécu jusqu'à 17 ans, lorsqu'elle donna des signes de découragement. Quelque temps après elle ressentit une douleur comme si le cœur lui manquait, et elle eut des convulsions très fortes. Plusieurs soulageants furent employés pendant une année mais sans succès. Après avoir pris la première cuillerée du Tonique Nerveux du Père Koenig, les attaques disparurent et elle n'en a pas eu depuis.

JOE. OTT.

Certifié par le Rev. L. Streich.

STREATOR, ILL., Déc. 5, 1890.

Le Tonique Nerveux du Père Koenig est le meilleur que j'ai trouvé, c'est une grande bénédiction pour les gens affligés. Que Dieu vous bénisse. Bien respectueusement,

SEUR ST. FRANCIS, O.S.F.

GRATIS Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades Pauvres recevront cette médecine gratis.

Ce remède a été préparé par le Rev. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.

Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille ou 6 pour \$5.00.

AGENTS

E. McGALE 2123 rue Notre-Dame, Montréal.
LAROUCHE & CIE, Québec.

Send your name for a Souvenir of the Works of Eugene Field.

FIELD & FLOWERS

The Eugene Field Monument Souvenir

The most beautiful Art Production of the century. "A small bunch of the most fragrant of blossoms gathered from the broad acres of Eugene Field's Farm of Love." Contains a selection of the most beautiful of the poems of Eugene Field. Hand-somely illustrated by thirty-five of the world's greatest artists as their contribution to the Monument Fund. But for the noble contributions of the great artists this book could not have been manufactured for \$7.00. For sale at book stores, or sent prepaid on receipt of \$1.00. The love offering to the Child's Poet Laureate, published by the Committee to create a fund to build the Monument and to care for the family of the beloved poet. Eugene Field Monument Souvenir Fund, 180 Monroe Street, Chicago, Ill.

QUEEN'S THEATRE

Sparrow et Jacobs... Gérants

Prix Populaires!

MATINÉES. Toute cette Semaine

Bon Marché

MARDI, JEUDI, SAMEDI,

Prix: **15c** ET **25c** PAS PLUS HAUT.

In Old Kentucky!

La pièce par excellence de la saison.

La semaine prochaine: **Thomas Thornton's Vaudevilles.**

Bureau de vente des Billets au Théâtre, toujours ouvert.

THEATRE ROYAL

Sparrow & Jacobs... Prop. Gérants

PRIX Matinée: **10c** .. et .. **20c**

The London Gaiety Girls.

DIRECTEMENT DE NEW-YORK.

Bureau des billets au Théâtre ouvert de 9 heures du matin à 10 heures du soir.

La semaine prochaine: **Rice & Barton Gaiety Extravaganza.**

Pas plus haut. Soir, Sièges Réservés: **10c extra.**

UNE RÉALITÉ



Les modes ridicules, que représente notre dessin, n'existent peut être que dans l'imagination des caricaturistes, mais ce qui existe et ce qu'on peut constater tous les jours, c'est l'extrême bon marché des amulets que l'on trouve toujours chez T. E. et A. MARTIN, rue Notre-Dame, No 1924. Cela c'est une réalité.

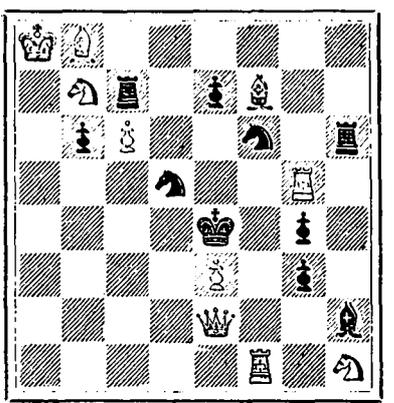
— Sans doute la porcelaine de Sèvres est fort belle, mais elle ne vaut pas celle de Niort.
— Ah! bah! Pourquoi cela?
— Parce qu'elle est des Deux Sèvres!

ECHecs

PROBLÈME No 86

Par JOSE PALUZZI (Barcelonà)

NOIRS



BLANCS

Les blancs jouent et font mat en deux coups.

SOLUTION DU PROBLÈME No 84

BLANCS NOIRS

1 - D7 e f 2 - Echec et mat.

2 - Suivant le coup 1 - N'importe lequel

Ont trouvé la solution du Problème No 83

MM. Colla-dan, G. F. Wilkins (Montréal); V. Asselin (Worcester, Mass); A. Labouret (Nouvelle-Orléans).

Jeux d'Esprit

Problème No 31

PROBLÈME CHIFFRE

— 12 — — V7083781 — 315 — 12 — 9278923673 —
03 — 12 — 12W3113

×

Problème No 32

PROBLÈME POINTE

Une machine à l'usage d'un... d...
... d... d'un...

×

Problème No 33

PROBLÈME ALPHABÉTIQUE

CONSONNES

l — ft — tr — grnt — cmm — n — mtr —
d — el — pr — s — f — tr — d — dr — n — sl — pri —
— q — psnn — e — bs — n — t — p — dr — vat —
as

×

Problème No 34

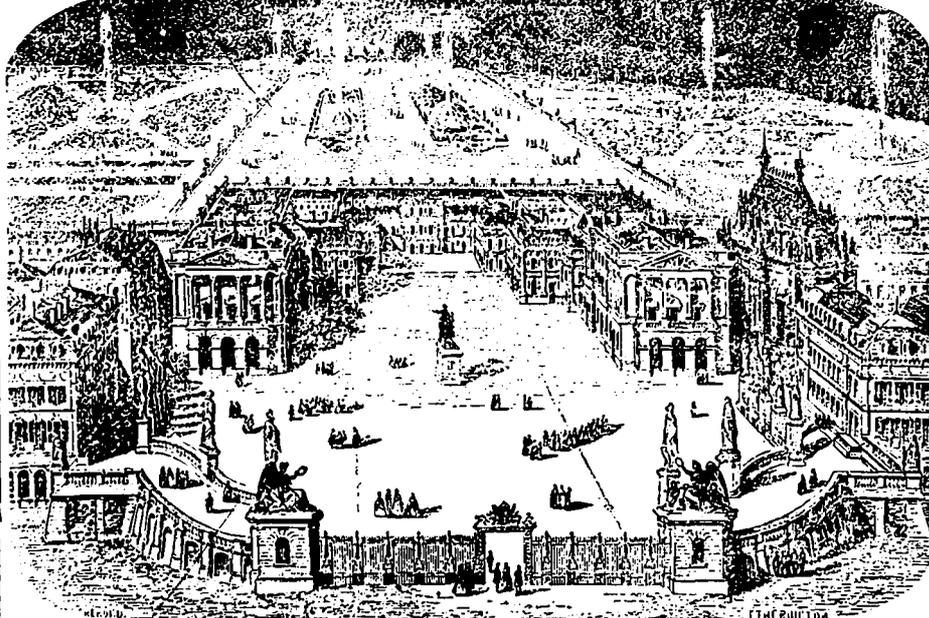
LANGAGE FRANÇAIS

Quelle est l'origine de cette expression:
"Frier sur le volet"?

×

Problème No 35

TABLEAU PARLANT



Quel est le monument représenté dans ce dessin.

Adresser les solutions des Problèmes à PHILIDOR.

Solutions des Problèmes

DE 21 A 25

No 21

1 - Jean Roboul.
2 - Jean François Iteguard.
3 - Ernest Iteman.
4 - René d'Anjou.
5 - Jean Itestout.
6 - Jean Jacques Rousseau.

No 22

L. E.
Mélanie, Elisabeth, Marcelle, Isabelle, Claire, Angèle, Laure, Céline.

No 23

WATERLOO

Il est plus de neuf heures. La nuit est tombée sur le champ de bataille où il ne reste plus que la vieille garde, formant six carrés. Cinq sont successivement détruits par l'ennemi, trente fois plus nombreux. Un seul reste debout, celui de Cambronne, à la hauteur de la Maison d'Ecosse. A une sommation du général anglais Colleville, il répond "La garde meurt et ne se rend pas." Puis la phalange héroïque chargée à la baïonnette sur l'armée ennemie et donne, par ce sublime sacrifice, le temps de s'éloigner à Napoléon.

No 24

Chaîne - Chêne.

No 25

Cartonche.

Ont trouvé les solutions des problèmes de 16 à 20.

A trouvé 5 solutions: M. A. Labouret (Nouvelle-Orléans); Jean Rivard (Sherbrooke); G. F. Wilkins (Montréal).
Ont trouvé 1 solutions: Cocardasse, Passepoil & Cie, Ego (Montréal).

UN SEUL MOYEN



Ce brave homme, qui nous paraît représenter le Temps, est en compagnie d'un flacon et d'un verre, mais il en use avec modération bien certainement et ne se met pas dans le cas de beaucoup que nous connaissons, qui ne peuvent plus, à présent, maîtriser leur funeste passion. Pour ceux-là, il n'existe qu'un moyen! C'est de se confier aux bons soins soit du Dr Sylvestre, 1425 rue St-Denis, soit du Dr Létourneau, 803 rue Cadieux.

— Dites moi, Monsieur, est-il vrai que vous êtes de la maison de notre empereur?
— Mais oui.
— Et qu'est-ce que vous y faites?
Joseph II se retourne, la figure barbouillée de savon, et répond froidement:
— J'ai l'honneur de le raser.

La société favorise le vice avant de le honnir et foment le crime avant de le châtier. — EDM. THIAUDIÈRE.

Petite Correspondance

H. D. (Montréal). — Reçu les deux envois. Paraitrons en temps.
G. D. (Steelsburg). — Impossible cette semaine. Mais la semaine prochaine.

ACADEMIE DE MUSIQUE

Sparrow & Jacobs... Locataires et Gérants

Une semaine commençant le lundi, ... **23 NOVEMBRE**

Avec Matinées Jeudi et Samedi

La Grande Production. BEN HUR

Pour le bénéfice de la MONTREAL FOUNDLING AND SICK BABY HOSPITAL.

200 PERSONNES SUR LA SCÈNE

Artistes Locaux

Prix: 25c, 50c, 75c et \$1.

Bureau ouvert de 9 heures a. m. à 6.30 heures p. m. cette semaine.

MALICE D'ENFANT. — Charlot n'a que six ans et il n'aime pas qu'on l'ennuie. Un ami de la maison, chauve comme un œuf, lui donne à tout propos des conseils.

— Charlot, fais ceci... fais cela...
Charlot, n'y tenant plus, passe la main dans ses cheveux longs et bouclés, et d'un air triomphant il dit à l'intrus:
— Fais-en autant, gros malin!

ENTENDU A UN EXAMEN.

— Un élève cité comme un des plus forts de sa classe se présente à un examen: "Quel fut le premier inventeur? interroge l'examineur.
— Adam, répond le candidat d'un air assuré.
— Ah! Et voulez-vous me dire pourquoi?"
— Parce qu'il inventa la brosse qui porte son nom!!

A la correctionnelle:
— Vous êtes accusé d'avoir fait un pouf chez un restaurateur.
— Qu'y a-t-il d'étonnant à cela? je suis tapissier.

LES
**Cigarettes
La Fayette**

... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES!

CINQ Cents

Un père à son fils :
—Te voilà en vacances Qu'as-tu
appris au collège ?
—Rien, on nous cache les journaux !



Fausses dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste

Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.

T41, Bell 2818

20 Rue St-Laurent

Concerning
Newspaper Advertising

Consult **CANADIAN
ADVERTISING AGENCY**

JOHN I. SUTCLIFFE

EUROPEAN OFFICES,
60 Watling St., London, Eng.
5 Rue de La Bourne, Paris,
France

H. E. STEPHENSON

AMERICAN OFFICES,
26 King St. E., Toronto, Can.
Carter Bldg., Boston,
U. S. A.

Un brave homme, récemment retiré des affaires, vient d'acheter, avec un château, une galerie de portraits.

—Comment trouvez vous mes ancêtres ? dit il à un visiteur, en se rengorgeant.

—Je leur trouve l'air étonné.

Nouvelle édition du ... **JEU DE POKER**

— PRIX, 10 CENTIMS —

La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.

Adressez : "LE SAMEDI", 516 Rue Craig, MONTREAL.

Casse tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 52



Ont trouvé la solution juste : Mme R. Crevier, Mme Wilfrid Desjardins, Mlle Athala Jetté, MM Louis Bisulon, Emile Brosseau, Arthur Payette, Auguste Provost, Achille Ronette, Roméo St-Georges (Montréal), Jos Campeau (Berthierville, Qué), Louis Bessette, imprimeur (Farnham, Qué), Mlle Emma Duquet, Alfred Bouchard, Ferdinand Haince (Lévis, Qué), Mme V. B., Alexandre Robillard (Ottawa, Ont), J. R. McMecc (Pointe St-Charles, Qué), Joseph Massé (Citadel de Québec), Mlle Amélie Tawry, Mlle Hélène Patry (Victoriaville, Qué), Mlle Choquette (West Shefford, Qué), Mme Flora Buchanan (Buckford, Me), Maise Potvin (Central Falls, R. I.), Philias Boucher (Haverhill, Mass), Thomas Hébert (Lawrence, Mass), Mme F. P. Martin (Lewiston, Me), Y. Derbès (Nouvelle-Orléans, La), Mme J. S. Aubin, Albert Roux (Lowell, Mass), Mme E. D. Pariseau (New-Market, N. H.), Luciani.

Mlle Rosina H., Edouard Bois, Louis Dupuis (Montréal), Louis Dubois (Sherbrooke, Qué), Edmond Bussière, Amédée Gingras (St-Sauveur de Québec), Peter Bennack (Cohoes, N. Y.).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de Mlle Amelia Patry (Victoriaville, Qué), Mme Choquette (West Shefford, Qué), Peter Bennack, 5 Whitehall (Cohoes, N. Y.), Mme J. S. Aubin, 130 Dalton (Lowell, Mass), Mme E. D. Pariseau (New-Market, N. H.).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal, 50 centims en argent, ou une magnifique épinglette pour homme ou dame. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

The Promotive of Arts Association

(LIMITED.)

Incorporée par Lettres Patentes du Gouvernement Fédéral le 7 Octobre 1896

1687 RUE NOTRE-DAME. MONTREAL

Liste des prix à chaque tirage ordinaire :

Un Prix Capital de la valeur de \$1000 00
Un Prix de la valeur de 400 00
Un Prix de la valeur de 150 00
Deux Prix de la valeur de \$50 chacun. 100 00
Cinq Prix de la valeur de \$20 chacun. 100 00
Huit Prix de la valeur de \$10 chacun. 80 00
Trente Prix de la valeur de \$5 chacun. 150 00
Cent cinquante Prix de la valeur de \$2 chacun. 300 00
Cinq cents Prix de la valeur de \$1 chacun. 500 00

PRIX APPROXIMATIFS :

100 prix étant 50 numéros avant et 50 numéros après celui du Prix Capital, de la valeur de \$1 chacun. \$100 00
100 prix étant 50 numéros avant et 50 numéros après celui du prix de \$100, de la valeur de \$1 chacun. 100 00
999 numéros terminant par les deux mêmes derniers chiffres que le numéro du Prix Capital, de la valeur de \$1 chacun. 999 00
991 numéros terminant par les deux mêmes derniers chiffres que le numéro du prix de \$100, de la valeur de \$1 chacun. 999 00

Tirage tous les vendredi, à midi.

Prix du Billet, - - 10c

On demande des agents. Valeurs rachetées sans escompte.

VIN VIAL

PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDE ET QUINA

Tonique puissant pour guérir :

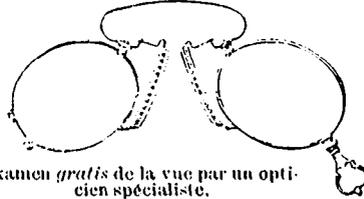
Anémie, Chlorose, Phthisie, Epuisement Nerveux

Aliment indispensable dans les Croissances difficiles, Les suites des Maladies chroniques et tout état de langueur caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

J. VIAL, Chimiste, Lyon, France. Echantillons gratuits envoyés aux médecins.

A. MONGEAU

NO 42 RUE ST-LAURENT (Entre les Rues Craig et Vitrié.)



Examen *gratuit* de la vue par un opticien spécialiste.

GOMME du Dr Adam

Pour le Mal de Dents

En vente partout, - 10 cts

Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais

DENTS POSEES SANS PALAIS

S. A. BROUSSEAU, L. D. S.

No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

... LISEZ ...

"Le Monde"

LE SEUL

JOURNAL CONSERVATEUR

— Du Soir —

A MONTREAL

Le mieux renseigné sur toutes les questions d'actualité

"LE MONDE" s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

Un Medium d'Annonce hors ligne

BUREAUX ET ATELIERS :

NO 75 RUE ST-JACQUES

CLEANSING HARMLESS USE **TEABERRY** FOR THE **TEETH**

25c FOR THE

ZOPESA CHEMICAL CO TORONTO

30 novembre 96

LA

Société Artistique Canadienne

210 RUE ST-LAURENT

PROCHAIN TIRAGE

2 Decembre '96

BILLETS ENTIERS, - 10 CENTS

DISTRIBUTION } Le Numéro 68,339 a gagné le prix de \$1,000.
du do 80,330 do 400.
18 NOVEMBRE } do 48,077 do 150.

N.B.—Les tirages ont lieu au Monument National, rue St-Laurent, à 1½ heure de l'après-midi. Le public est invité. Admission gratuite.



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Curling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.

Jan 96

Nouvelles et Magnifiques Primes DU "SAMEDI"

Tout ancien abonné qui renouvellera son abonnement au SAMEDI, pour 6 mois ou un an, en payant d'avance; tout nouvel abonné au SAMEDI qui paiera un an ou 6 mois d'abonnement d'avance, auront droit gratuitement et franco, sur leur demande, dans tout le Canada et les Etats-Unis à une des deux primes suivantes:

10 - Napoléon Ier et son fils le Roi de Rome

magnifique chromo-lithographie, de 21 x 33, œuvre d'un jeune artiste canadien de 21 ans, Mr A. E. Charron.

20 - Le Fils de l'Assassin

Un beau volume in-16 de 400 pages.

A tous nos acheteurs au numéro, sur envoi de la somme de 25 Centins, nous adresserons, également franco, Napoléon Ier et son fils le Roi de Rome.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Propriétaires,
Rue Craig, 516, Montreal.

Casse-tête Chinois du "Samedi" - No 54



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition, DUO DE CHATS.

Adressez, sous enveloppe fermée avec votre nom et votre adresse, à "Sphinx", Journal le SAMEDI

Avis Important - Il sera donné en primes aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-Tête, qui nous seront parvenues, au plus tard le mercredi 2 décembre, à 10 h. du matin, un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou une magnifique épinglette pour homme ou dame, ou 50c en argent, au choix des gagnants.

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D^r CODERRE



POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct. 18-94

REGISTERED TRADE MARK.



Confitures Gelées Marmelades

Garanties Fruits et Sucre Granulé.

VINAIGRE PUR Garanti sans addition sous le contrôle du gouvernement.

MICHEL LEFEBVRE & CIE
MONTREAL

Liquidation de Faillites

Argent à Prêter Achats d'Obligations Municipales

M. ROMEO PREVOST & CIE

Experts-Comptables, Liquidateurs et Fidei commissaires

Chambres 41 & 42 Bâtisse des Chars Urbains

MONTREAL



BAIN RUSSE

" TURC

" PRIVÉ

LEÇONS DE NATATION

Ouvert depuis 6 hrs A. M. à 10 hrs P. M. Dimanche, 6 hrs A. M. à 10 hrs A. M.

There's No Use Wasting Words on Ripans Tabules

- THEY -
CURE HEADACHE, DYSPEPSIA, CONSTIPATION, HEARTBURN, DIZZINESS, BILIOUSNESS.

DRUGGISTS SELL THEM. ... And That's All There is to say ...

30 mai 97

Société Nationale de Sculpture

(A RESPONSABILITÉ LIMITÉE)

Incorporé par lettres patentes le 18 juin 1895.

Fonds Capital, - \$50,000

Distribution tous les Mercredis

PRIX DU BILLET, - 10 cts.

11 BILLETS, \$1.00.

100 BILLETS, \$8.00

L'attention du public est attirée sur la liste suivante des principaux numéros gagnants depuis le mois d'août et sur le fait que la "Société Nationale de Sculpture" donne à ses souscripteurs en échange de leur billet de 10 cts une plus grande valeur que toute autre organisation.

S. CLERMONT, Rigaud, P.Q.	\$1,500	E. ROUSSEAU, Montréal, P.Q.	400
F. DENIS, Rockland, Ont.	1,500	T. PLOUFFE, Longueuil, P.Q.	250
J. CLEMENT, Montréal, P.Q.	1,500	A. OUMET, Montréal, P.Q.	250
T. E. BARBEAU, " "	1,500	JOS. GAUTHIER, " "	250
O. LAFORTUNE, " "	1,500	A. DUPRÉ, " "	100
J. E. ECREMENT, " "	1,500	B. RICHARD, " "	100
PIERRE GERMAIN, Villa Mastai, St-Roch, Québec,	1,500	F. HUOT, " "	50
W. McKINNON, Québec, P.Q.	400	A. X. LABROSSE, Vankleek Hill,	25
L. N. RIOUX, " "	500	DMEBISSENETTE, Montréal, P.Q.	25
J. B. A. DAVID, Montréal, P.Q.	500	G. RIENDEAU, Fils, " "	25
H. CHRISTIN, Longueuil,	400	DAME MARCOU, " "	25
J. M. DUFRESNE, Ass.-Gérant Banque Nationale, Montréal, P.Q.	400	JAMES GUAY, " "	25
ART. ST-GERMAIN, Lowell, M.	400	JOS. ROY, " "	25
		W. HARRISON, " "	25
		J. H. DORAY, " "	25

Ainsi que plusieurs centaines de prix de \$25, \$10, \$5, et plusieurs milliers de prix de moindre valeur.

On demande des Agents.

J. ED. CLEMENT, - - - - Secrétaire-Gérant.

Boîte de Poste 1026.

104 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.